

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION NATIONALE

LE

DRAPEAU DU CANADA

**GRANGER FRERES,
LIBRAIRES - PAPETIERS
1699 RUE NOTRE DAME
MONTREAL.**

Saint-Denis. — Imprimerie ALCIDE PICARD et KAAN. — D. S. P.

COLLECTION PICARD

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION NATIONALE

LE

DRAPEAU DU CANADA

PAR

GUSTAVE DERENNES

INSPECTEUR D'ACADÉMIE

Illustrations de F. MASSÉ



PARIS

LIBRAIRIE PICARD-BERNHEIM ET C^{ie}

ALCIDE PICARD ET KAN, ÉDITEURS

11, RUE SOUFFLOT, 11

Tous droits réservés.

[1887]

*Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre signature
sera réputé contrefait.*

A. Picard & Kaan

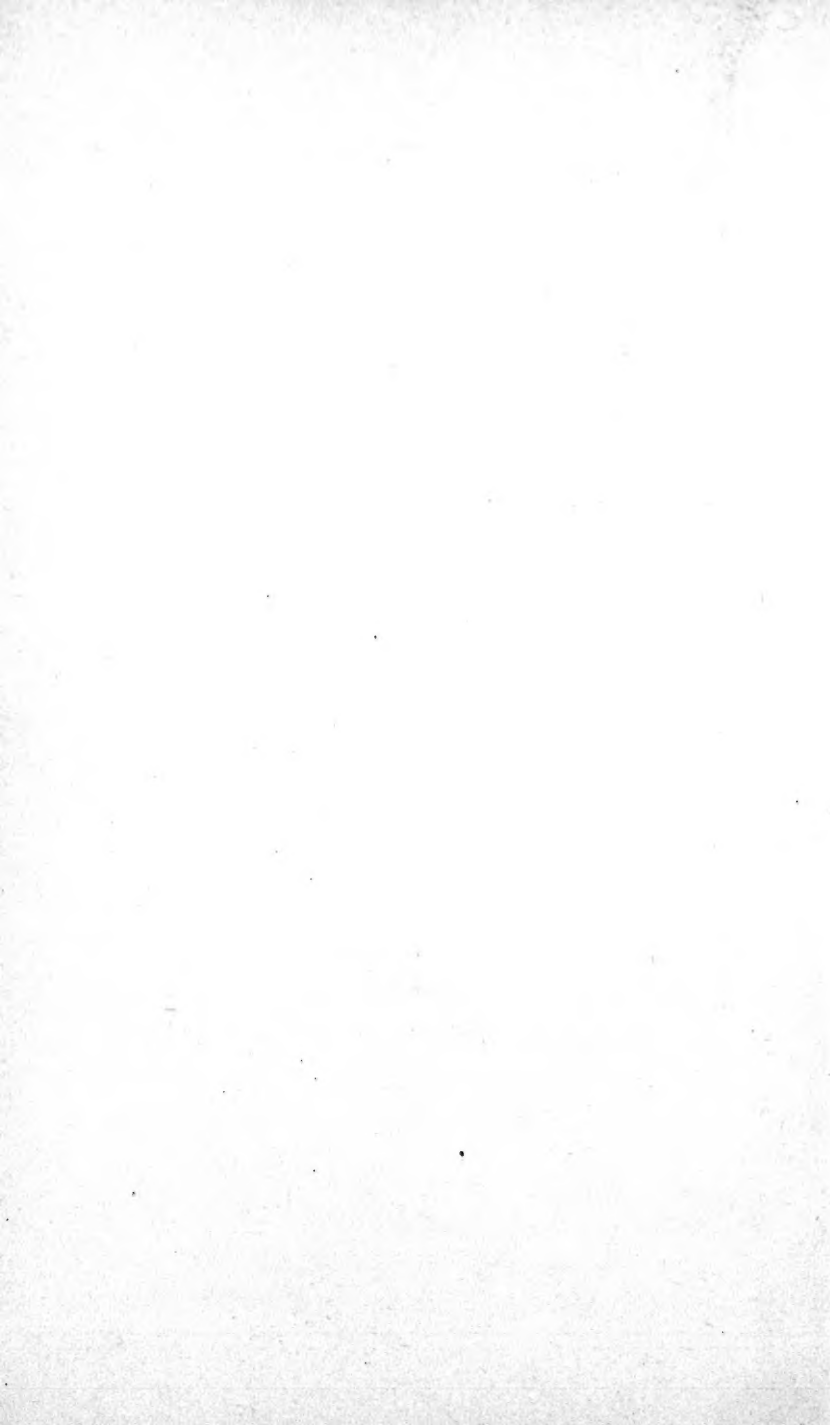
UNIVERSITY OF
MICHIGAN
LIBRARY

F
5055
D47
15

BOB

LE DRAPEAU DU CANADA

A LA MÉMOIRE DE LOUIS RIEL.



LE DRAPEAU DU CANADA

A LA MÉMOIRE DE LOUIS RIEL

I

C'était à Québec, en l'an 1759, à la chute du jour.

Le canon grondait au loin. Les bruits sourds de l'artillerie, battant les murs de la ville, résonnaient par intervalles réguliers, et les crépitements de la fusillade, frappant les branches d'arbre, rendaient un son sec et monotone de grêlons lourds. Puis, lentement, le bruit diminua : on put distinguer les hennissements des chevaux affolés, le râle des mourants et les mille clameurs sinistres des batailles sanglantes qui finissent.

A quelques centaines de mètres du lieu du

combat, sous un toit de chaume, caché dans les broussailles, un homme était étendu, sanglant et les membres brisés. Cet homme devait avoir cinquante ans, car déjà des fils blancs se mêlaient en abondance aux longs cheveux noirs qu'il portait flottants sur les épaules. A la portée de sa main, il avait placé son fusil, un long rifle canadien chargé de deux balles. A sa gauche, on voyait la hampe brisée d'un drapeau dont il pressait sur son cœur les plis blancs fleurdelisés, et que ses blessures maculaient de taches rouges.

L'homme fit un effort pour écouter, mais ses forces l'avaient abandonné, et sa tête pâle retomba sur le sol.

— Mon Dieu, murmura-t-il, faites que je vive assez longtemps pour les voir une fois encore.

Les coups de fusil devenaient de plus en plus rares. On entendait au loin des cris enthousiastes : Hip! Hip! Hurrah!

— Le combat est fini, reprit le blessé, et nous sommes vaincus. Dix contre un, et en bataille rangée, hélas! c'était trop. Et la poudre ne leur manquait point.

Deux grosses larmes roulèrent de ses yeux. Il attendait toujours.

— Ils ne viennent pas! Ils ne viennent pas!

Seraient-ils morts?... Oh non! cela ne se peut pas que tous aient succombé. L'un ou l'autre viendra sans doute au rendez-vous.

En ce moment, on frappa doucement contre la mince cloison de la cabane.

— Paul! Paul! s'écria le vieux Canadien. C'est toi; mais tu n'es pas blessé?

Paul entra. C'était un robuste jeune homme de vingt-cinq ans environ. Son costume annonçait un coureur des bois; sa figure bronzée indiquait son origine. Il était un de ces métis français qui descendent des premiers colons canadiens, et qui n'ont jamais pardonné et ne pardonneront jamais à l'Angleterre d'avoir violé les droits de l'humanité et d'avoir pris leur pays.

Le jeune homme poussa un cri d'effroi en voyant les blessures du vieux coureur qu'il vénérât comme un père et avec lequel il luttait depuis cinq ans contre les étrangers. Mais le vieillard l'arrêta d'un geste :

— Nos frères? dit-il.

Paul baissa la tête.

— Beaucoup sont morts; quelques-uns sont prisonniers; d'autres ont dû fuir... Les Anglais nous avaient cernés. Il ne nous restait plus qu'à nous jeter dans le Saint-Laurent ou qu'à

traverser leurs lignes. Je l'ai fait; d'autres l'essayent encore.

La nuit devenait de plus en plus épaisse. Les clameurs de la journée étaient tombées une à une. La bataille était finie : un peuple venait d'en égorger un autre... Le jeune homme et le vieillard immobiles attendaient avec anxiété.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand un coup léger fut frappé contre la cloison. Paul ouvrit avec précaution, et trois hommes parurent. Robert, le frère aîné de Paul, un Indien iroquois, et le vieux Pons, un compagnon du moribond. Celui-ci tendait aux nouveaux venus ses deux mains affaiblies. Alors, à deux pas de ce champ de bataille où tant de sang généreux avait coulé, on put voir des hommes de cœur qui n'avaient point perdu tout espoir de revanche.

— Je vais mourir, dit le blessé, mon vieux Pons, mes enfants, et vous aussi, *Aile-de-Corbeau*, le plus brave des guerriers rouges, approchez-vous de moi, bien près.

Ceux-ci obéirent silencieusement.

— Nous avons été vaincus, reprit le mourant, parce que la France ignore notre existence et que le roi veut l'ignorer. Mais une race ne disparaît pas en un jour. Tant qu'il y aura des

Canadiens, tant que ce drapeau que j'ai défendu jusqu'à la mort existera, les Anglais ne nous auront pas domptés... Prenez-le, mes amis, ralliez autour de vous tous ceux qui sont vivants encore et rejoignez, à Montréal, le marquis de Vaudreuil. Dites-lui bien que c'est le drapeau de Montcalm que vous lui portez, et les morts ressusciteront pour le défendre.

Il s'arrêta un moment, épuisé, plus blanc que la neige. Une bave sanglante coulait sur ses lèvres.

— Vah! dit l'Indien d'un ton fataliste, mon frère blanc meurt comme un guerrier rouge...

Mais, soudain, il redressa la tête et parut écouter quelque chose : un léger bruit s'était fait entendre au dehors. Le vieux Pons haussa les épaules :

— C'est quelque fouine, dit-il, qu'attire l'odeur du sang.

Ce n'était point une fouine, mais bien un espion anglais. Pendant la bataille, cet homme avait remarqué cette espèce de masure qui s'abritait sous les arbres, derrière les rochers, et il était venu, sans bruit, rôder aux alentours, espérant y surprendre un secret qu'il pourrait vendre cher.

Son attente ne fut pas déçue.

Le vieillard avait repris la parole.

— N'oubliez pas le mot d'ordre : *Sang bleu* et *Sang mêlé*... Montrez à tous le drapeau que vous portez, et, je le jure, le Canada sera libre!

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus.

— Mes amis, ajouta-t-il, j'ai pour toute famille une fille, ma pauvre Emma, une Bois-Brûlée, comme toi, Paul. Elle est dans ma case des Laurentides, sur les bords de l'Ottawa... Pons connaît le chemin... c'est une brave Canadienne et qui aime bien la France. Vous en aurez soin, n'est-ce pas?

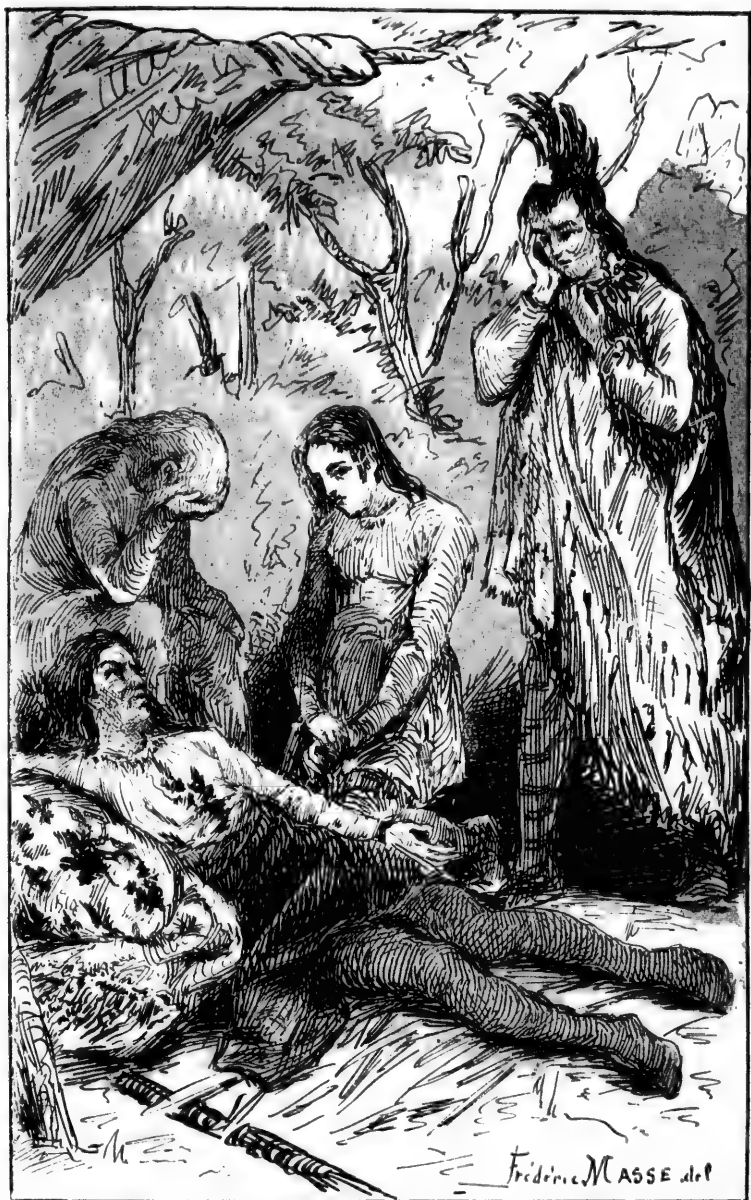
Les deux jeunes gens lui tendirent la main.

— Merci, dit le coureur des bois, je puis mourir à présent. Il eut un hoquet. Le sang emplît sa bouche et il ferma les yeux. Pons, Robert et Paul tombèrent à genoux devant le cadavre.

L'Indien les rappela brusquement à la réalité.

— Écoutez, fit-il.

Son oreille finement exercée lui faisait distinguer nettement la nature du bruit qu'il avait déjà entendu à l'extérieur. C'était un bruit de pas qui s'éloignait. Il se précipita au dehors et Paul l'y suivit. Ils aperçurent au milieu des arbres une ombre humaine qui fuyait.



Merci, dit le coveur des bois, je puis mourir à présent.



Avant qu'ils aient eu le temps d'épauler, elle avait disparu.

— C'est quelque espion anglais, dit Robert.

— Tant mieux, répliqua Paul. Il pourra dire à ses compatriotes que le drapeau du Canada existe toujours et que nous saurons le défendre.

— En attendant, continua le vieux Pons, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de quitter la place au plus vite.

Pendant qu'*Aile-de-Corbeau* faisait le guet à l'extérieur, les trois amis creusèrent une tombe, ensevelirent avec la hampe brisée du drapeau les restes sanglants du vieux patriote et mirent le feu à la chaumière.

Paul avait roulé autour de son corps la précieuse relique de l'indépendance canadienne. Un feu sombre brillait dans ses yeux. Ses compagnons étaient aussi résolus que lui; tous les quatre s'enfoncèrent dans la forêt.

II

— Nous disions 400 hommes tués et 1 250 blessés, n'est-ce pas? dit le gros major anglais en écrivant une lettre.

— Non pas, dit l'officier; j'ai dit à Sa Seigneurie 1 200 hommes tués et 2 750 blessés.

— Ah ça! mon cher ami, vous tenez donc à me faire pendre haut et court quand nous reviendrons en Angleterre. Il est de la plus haute importance que le roi Georges et le Parlement soient convaincus que nos pertes sont insignifiantes. Nous dirons la vérité au ministre, mais à lui seul. Morts et blessés l'intéressent peu cet homme : Les soldats tués sont Allemands pour la plupart, et puis, quand on réussit, qu'importe le reste! —

Le gros major laissa échapper un rire bruyant à travers ses favoris rouges et l'officier crut devoir s'y associer. La vie humaine leur était chose parfaitement indifférente. Ils s'étaient habitués à voir le sang couler dans l'Inde, où ils rançonnaient les habitants au profit de la Compagnie, et où les cipayes de Dupleix étaient plus faciles à tuer que les Canadiens.

— Cela ne fait rien, reprit le major, l'Angleterre paie cher sa victoire. La perte de Wolf sera difficilement réparée...

— Son dernier mot a été admirable.

— Tant mieux : on va imprimer cela dans toutes les langues; les philosophes applaudiront, et nous prouverons aux Français, ajouta-t-il en

se rengorgeant, qu'ils n'ont pas seuls le monopole de l'héroïsme.

— Il faut leur reconnaître un mérite. C'est qu'ils se battent comme des tigres, et que les Canadiens manquent rarement leur homme pour peu qu'ils le visent.

Le major arrêta l'officier :

— Ceux qui poursuivaient les fuyards sont-ils de retour?

— Ils doivent boire dans quelque taverne de Québec.

En ce moment, un piétinement de chevaux se fit entendre dans la rue. Il était deux heures du matin. A l'extérieur, quelques cris d'oiseaux de nuit troublaient seuls le silence.

— Les voilà! fit le gros major, et il cria : Hawkies! Hawkies!

Un Américain, rouge comme une pivoine, entra dans l'appartement.

— Faites immédiatement monter l'officier qui commandait ce détachement.

Celui-ci monta.

— Eh bien? et les fuyards? et ce drapeau?

— Nous n'avons rien trouvé.

— Rien! rien, fit le major avec un geste brusque. C'est que vous n'avez pas cherché.

— Mille pardons, Excellence, nous avons

cherché; mais la nuit est noire, les bois profonds, et l'ennemi connaît mieux le terrain que nous.

— Alors, rien n'est terminé. Tant que ces démons conserveront leur drapeau, le Canada ne sera point soumis.

Un coup discret qu'on frappa à la porte, arrêta le commandant.

— Faites entrer, cria-t-il.

Un homme parut. C'était un certain Bob, ancien chasseur au compte de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il avait rendu plus d'un service à l'armée anglaise en espionnant les positions de l'ennemi, ce qui lui était d'autant plus facile que l'habitude de la vie sauvage lui permettait de lire ouvertement dans toutes les ruses des Canadiens et des Indiens.

On a déjà deviné que ce Bob était l'étranger qu'on avait entendu rôder auprès de la mesure.

— Je ferai remarquer à Son Excellence, dit cet homme, que rien n'est encore perdu, comme elle semble le craindre. Je sais qui possède le drapeau de Montcalm. Donnez-moi vingt soldats, vous l'aurez avant peu.

— Quarante, si tu les veux, hurla le major. Pourvu que tu rapportes la guenille.

— Je la rapporterai.

— Ton nom?

— Bob, chasseur de fourrures.

— Va donc et réussis.

L'homme salua et sortit. Le major se déridait.

— Rien n'est perdu, dit-il.

Il pressa la main de ses officiers et tous les trois s'écrièrent :

— Hip! Hip! Hurrah pour la vieille Angleterre!

III

En quittant la cabane dont les débris, planches et poutrelles, fumaient encore, les trois Canadiens et l'Iroquois s'étaient dirigés droit vers l'Ouest. Ils marchaient depuis quelques heures déjà, quand l'Indien qui, de temps en temps, écoutait les vibrations du sol, s'arrêta :

— Des chevaux! dit-il; nous sommes poursuivis.

— Poursuivis! dit Paul.

— Parbleu, continua Pons, l'espion anglais qui nous écoutait cette nuit.

Un silence se fit; les fugitifs renouvelèrent l'amorce de leurs fusils.

— Et maintenant, qu'ils viennent, dit Robert en faisant mine d'épauler.

— Fuyons plutôt, dit Pons. On ne doit pas mourir quand on est chargé de défendre le drapeau de son pays.

— Cachons-nous, dit l'Indien. Folie n'est pas courage.

Aile-de-Corbeau connaissait admirablement la contrée. Il appuya sur la droite où des bouquets de bois voilaient des retraites sûres. Le petit jour commençait à poindre. La rosée pleuvait des arbres au milieu desquels des troupes d'oiseaux se poursuivaient en criant.

— Si nous avons seulement des chevaux, murmura Robert.

— Si nous avons des chevaux, dit l'Indien, nous serions certainement pris. Nous avons l'avantage d'être à pied, profitons-en.

Et, effaçant avec soin la trace de ses pas, il courut se blottir sous un buisson épais. Ses compagnons l'imitèrent. Il n'était que temps. Une vingtaine d'hommes à cheval passèrent devant eux.

— A la hutte de la Métisse, dit l'un d'eux. Ils doivent s'y rendre, et nous les prendrons au piège.

— Ils savent tout, dit Paul effaré. Pourrons-nous sauver la malheureuse?

— L'important, reprit Pons, est d'arriver avant eux. Ils n'y seront pas avant douze jours, nous y serons dans dix.

Les Anglais avaient disparu. Les fugitifs reprirent leur marche en avant. Malheureusement, ils avaient compté sans les rivières que les pluies grossissaient. Des Hurons complaisants leur fournirent le moyen de passer la rivière Saint-Maurice. Mais ils durent, pendant trois jours, chercher un gué sur la rivière Gâtineau. Il fallait aussi se garder des embûches des Algonquins, ennemis déclarés de tous les blancs. Dans le pays des Iroquois, leur marche fut plus rapide. Le douzième jour, ils atteignirent les bords de l'Ottawa.

— Mon Dieu, répétait Paul, pourvu qu'il soit encore temps.

A cinq cents pas de là, ils aperçurent la hutte, sous un bouquet d'arbres géants, à l'abri de rochers énormes que lavaient les eaux torrentueuses du fleuve. Une fumée légère s'échappait de sa toiture conique. Tout paraissait calme et paisible. Un gros dogue menaçant avait couru à leur rencontre; mais il avait reconnu Pons et lui léchait les mains. La porte de la cabane était ouverte : ils entrèrent. La jeune fille lisait près du foyer où rôtissait une pièce de venaison.

— Des Français, fit-elle en souriant, des Canadiens, soyez les bienvenus.

Elle se leva, leur tendant la main, mais soudain elle reconnut le vieux Pons et pâlit affreusement.

— Mon père?

— La bataille a fait plus d'une victime, dit le coureur des bois d'une voix grave.

La jeune fille était tombée à genoux.

— Mon père! mon père! désormais, tout est fini pour moi!

— Votre père vous ordonne de vivre, Mademoiselle, pour vos amis, dit le vieux Pons.... pour vos frères, ajouta Robert.... et pour le drapeau, reprit Paul.

A ce mot, elle redressa la tête et regarda fièrement le jeune homme qui entr'ouvrit sa blouse usée et montra sur sa poitrine les lambeaux blancs de la sainte relique.

Elle comprit et ses yeux brillèrent. Une implacable résolution se lisait sur ses traits.

— Nous allons maintenant, dit Paul, courir à Montréal et rejoindre le marquis de Vaudreuil. Vous nous suivez?

— Où vous irez, j'irai.

— Hâtons-nous de fuir, l'ennemi nous traque.

Elle prit un costume foncé, une tunique

courte, serrée à la taille par une ceinture; puis elle saisit une carabine, y glissa deux balles, et dans un léger havre-sac de toile qu'elle-même avait cousu, elle mit un morceau de viande et le livre qu'elle lisait.

— Vous lisiez, Emma, dit Paul?

— Oui... Corneille!... Eh maintenant, parlons.

Ils avaient, hélas! beaucoup trop tardé! L'Indien venait de pousser un cri : une troupe de cavaliers arrivait. On les voyait courir dans tous les sens à cent pas de la hutte.

— Nous sommes cernés, dit Robert.

— Ne craignez rien, reprit la jeune fille; ils ne nous tiennent pas encore.

Paul lui serra la main.

— Peut-être ignorent-ils notre présence ici, continua Robert.

— Ils ont suivi la trace de nos pas, dit *Aile-de-corbeau*.

Il ne se trompait pas. Un cavalier se détacha du groupe et se fit un porte-voix de ses deux mains :

— Si vous donnez le drapeau que vous avez emporté, vous aurez la vie sauve.

— J'ai bien envie d'envoyer une balle à ce chien, dit Robert.

— Soyons prudents jusqu'au bout. Voyons jusqu'où ira leur insolence.

Le cavalier reprit en ricanant :

— Si dans cinq minutes nous n'avons pas la guenille, nous chargeons la cahute.

— Voilà ma réponse, dit Robert.

Et, épaulant son fusil, il fit feu. Le cavalier tomba.

— Bien tiré, murmura Pons, excellent fusil !

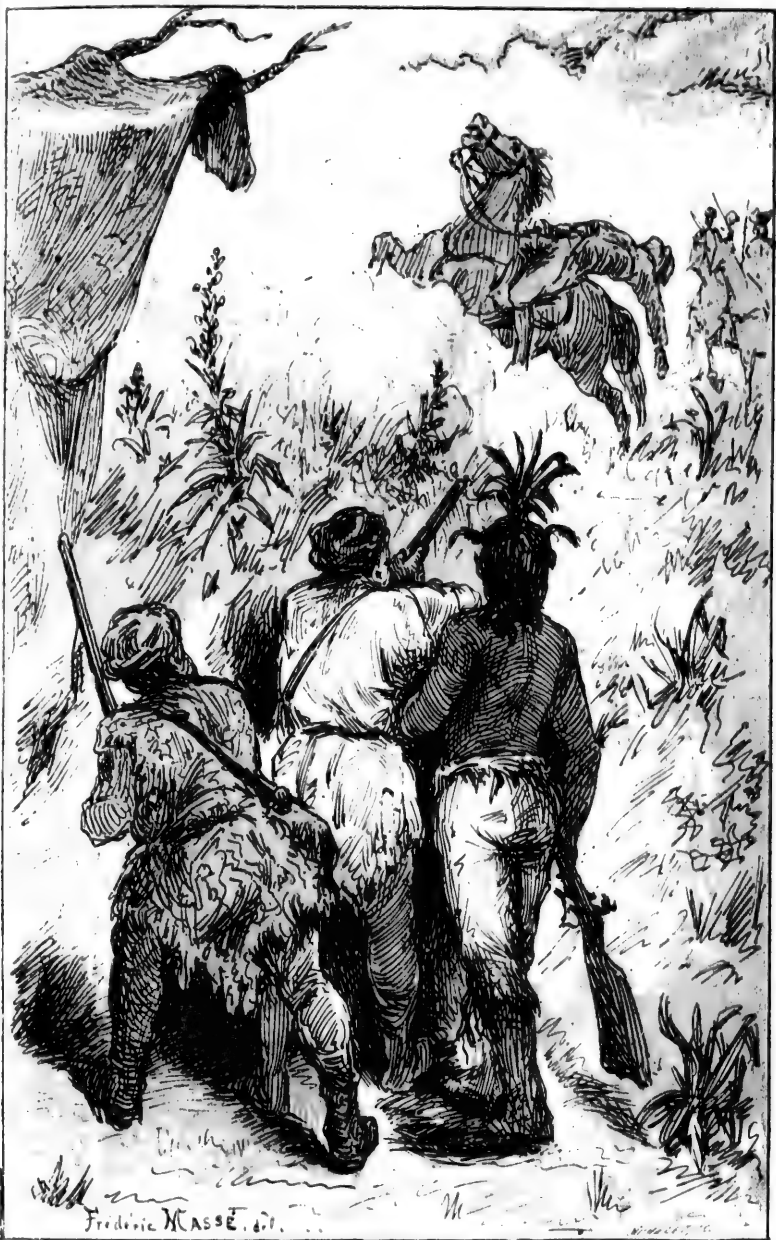
Les Anglais ripostèrent par une décharge générale. Mais les assiégés avaient eu le temps de se coucher sur le sol. Les balles sifflèrent autour d'eux sans atteindre personne. Une seule, en ricochant, égratigna la joue de la jeune fille. Une goutte de sang coula. Paul s'élança.

— Ce n'est rien, fit-elle... Et, maintenant, suivez-moi.

Avant que les Anglais eussent eu le temps de recharger leurs armes et d'arriver sur la chaumière à bride abattue, elle souleva une trappe qui se confondait absolument avec le sol, et l'ouverture béante d'un souterrain apparut.

— La suprême ressource des trappeurs, dit-elle.

Elle se lança résolument en avant. Pons, Paul et l'Indien la suivaient de près. Robert déchargea une fois encore sa carabine.



Voilà ma réponse, dit Robert. Et, épaulant son fusil, il fit feu. Le cavalier tomba.

Soudain la cabane ploya sous le poitrail des chevaux. Les fugitifs entendirent un grand bruit au-dessus de leurs têtes, et crurent distinguer des jurons et des cris de colère.

Le souterrain donnait au loin dans la forêt. Un quart d'heure après, ils en avaient atteint l'extrémité. Arrivés là, ils se regardèrent, mais soudain tous pâlirent.

Robert n'était pas avec eux.

Ils revinrent sur leurs pas. A dix mètres de la trappe, un éboulement provoqué par le piétinement des chevaux fermait toute issue...

IV

Les survivants tinrent rapidement conseil. Avant de rejoindre le marquis de Vaudreuil, il fallait retrouver Robert et tenter l'impossible pour le sauver s'il vivait encore. Mais qu'était-il devenu? Était-il mort dans l'éboulement? Était-il resté dans l'espace qui s'étendait entre la trappe et les décombres à l'entrée du souterrain? Les Anglais l'avaient-ils fait prisonnier?

Il commençait à se faire tard. Le disque rouge

du soleil empourprait les branches des arbres, et glissait lentement du côté de l'ouest. Le froid devenait de plus en plus vif. Il fallait se hâter de prendre un parti.

Retourner à la hutte, il n'y fallait pas songer encore. On voyait de loin dans l'ombre plus épaisse flamber un grand feu. Les Anglais avaient allumé les poutres et les poutrelles de la chaumière, et se gorgeaient de viande à la lueur de ce brasier.

Paul se chargea de se glisser auprès d'eux et de les observer. *Aile-de-Corbeau* s'offrit pour l'accompagner; le jeune homme refusa. Les fugitifs se partagèrent le morceau de venaison qu'Emma avait emporté et Paul s'éloigna.

Sans bruit, se glissant sous les branches basses des sapins et des chênes, il parvint bientôt à quelque distance des feux ennemis. Les Anglais étaient toujours là. Quelques-uns dormaient, d'autres causaient.

Il écouta :

— Parbleu, disait Bob, la chose est claire, les coquins ont été ensevelis par l'éboulement et le drapeau avec eux.

Tous se rangèrent à cet avis, mais, au fond, ils n'y croyaient guère.

— Alors, pensa Paul, ils ont découvert et

fouillé l'entrée du souterrain. Qu'est devenu mon pauvre Robert?

Il attendit quelques instants encore, espérant apprendre quelque chose. Mais les Anglais étaient las. Ils se roulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent. Seules, deux sentinelles furent chargées de veiller.

Après tout se dit Paul, poursuivant sa pensée, qui sait s'il n'aura pu s'échapper à travers les chevaux? Il se glissa de nouveau au milieu des broussailles et revint sur ses pas. La nuit était d'un noir d'encre. Quelques étoiles pâlies y brillaient vaguement.

Il n'avait pas fait cent mètres qu'il crut voir se dresser devant lui quelque chose.

— Est-ce toi, Robert? dit à voix basse le jeune homme, que l'émotion étranglait.

Un grognement sourd lui répondit, et une masse velue, dont il sentit l'haleine chaude, se précipita sur lui. Heureusement que le jeune homme n'avait point emporté son fusil, qui aurait gêné ses mouvements sans qu'il en pût faire usage. Il se jeta de côté, évita la lourde patte de l'animal et tira son couteau de chasse. La bête revint à la charge, furieuse. Paul brandit son couteau et lui déchira le museau : des gouttes d'un sang tiède tombèrent sur sa main, et

l'animal blessé, poussant un effroyable rugissement de douleur et de rage, se rua en avant.

Le choc renversa Paul, mais, en tombant, il enfonça jusqu'au manche la lame aiguë dans la poitrine du monstre. Un flot de sang s'en échappa, baignant le visage du jeune homme qui s'évanouit sous le cadavre de l'ours.

Au bout de quelques minutes, il revint à lui, se débarrassa du poids énorme qui l'étouffait et reprit sa marche rampante et silencieuse. Lentement, la nuit s'éclaircissait. Les étoiles plus nombreuses avaient plus de lumière à mesure que l'heure avançait.

Emma et Pons veillaient en l'attendant. Assis au pied d'un arbre, *Aile-de-Corbeau* regardait dans la nuit.

A la lueur vague des étoiles, la jeune fille s'aperçut soudain que la blouse de Paul était baignée de sang.

— Blessé? cria-t-elle en se levant et en courant à lui.

— Ce n'est rien, dit Paul, un grizzly me barrait le passage, je l'ai tué.

— Bravo, mon garçon, dit le vieux Pons, la chose a été lestement expédiée. Et pas une égratignure?

— Pas une.

Aucune nouvelle de Robert?

— Pas encore.

— Alors, à demain! dormons, nous aurons besoin de toutes nos forces.

Il se roula dans sa couverture. Deux minutes après, il dormait profondément. L'Indien fermait également les yeux.

Emma et Paul veillaient. La jeune fille songeait à son père mort pour la patrie, le jeune homme songeait à son frère. Maintenant, ils étaient l'un et l'autre seuls au monde, sans famille, deux êtres perdus dans la création. Ils levèrent la tête en même temps, et leurs yeux se rencontrèrent. Une communion secrète les rapprocha soudain, et leurs mains se pressèrent. Sans parler, ils s'étaient compris.

— Emma, dit Paul, reposez-vous, mon amie.

— Et vous, pouvez-vous dormir? reprit la jeune fille. Et ils demeurèrent ainsi, poursuivant le cours de leurs pensées. Des souffles passaient dans les branches des grands arbres de la forêt; les oiseaux de nuit jetaient de temps en temps leurs cris rauques et perçants. Au loin, au-delà des feux anglais qui marquaient d'une tache rouge la profondeur noire, la grande voix de l'Ottawa, monotone et formidable, roulait indéfiniment.

L'aube les trouva tout prêts à partir. L'Indien était allé en avant pour explorer le terrain, quand, tout à coup, il revint en courant :

— Les Anglais ne sont plus là, cria-t-il.

En un instant, Emma et Paul furent prêts et rejoignirent le coureur des bois. Tous avaient hâte de se renseigner sur le sort de Robert... Les Anglais avaient campé autour des ruines fumantes de la hutte. Quelques tisons y fumaient encore et achevaient de s'éteindre.

A l'aide de branches d'arbres, les trois fugitifs eurent rapidement déblayé le sol. Ils retrouvèrent la trappe, la soulevèrent de nouveau, mais ils n'aperçurent aucune trace du malheureux jeune homme.

Ils sortirent au dehors.

— Peut-être, dit Paul, l'ont-ils fait prisonnier? Pons secoua la tête.

— Les Anglais n'en font jamais.

Soudain Emma poussa un cri d'effroi.

— Là! là! dit-elle, en désignant quelque chose dans le feuillage.

Paul et Pons eurent un mouvement d'horreur. A trente mètres d'eux, le cadavre de Robert, affreusement mutilé et presque méconnaissable, était suspendu à la première branche d'un gros chêne! On avait dû le torturer avant de le tuer.

Son corps ne portait aucune trace de blessures profondes. Mais sur sa peau sanglante les traces du supplice apparaissaient. Les Anglais avaient reçu des Indiens de bonnes leçons de cruauté.

— Mon frère! mon pauvre frère, murmurait Paul, à genoux près du corps que Pons avait détaché. Oh! comme je te vengerai!

— Paul, nous serons deux, continua la jeune fille, en lui serrant la main.

— Trois si vous le voulez bien, ajouta le vieux Pons, en pleurant; et je vous jure qu'ils paieront cher le crime qu'ils ont commis.

Le cadavre fut pieusement enseveli sur le bord du fleuve et la terre recouverte de grosses pierres pour que les loups des prairies, les *coyottes* ne vinssent pas profaner la tombe. Une croix de bois, dressée dans un coin, annonçait qu'un chrétien reposait là.

— Et maintenant, dit le vieux Pons, allons rejoindre le marquis de Vaudreuil.

Les deux jeunes gens restèrent un moment immobiles. Mais, soudain, ils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et, en face de ce tertre désolé, ils renouvelèrent à haute voix les muets serments que leur cœur avait déjà échangés.

— Paul, je veux vivre avec toi pour venger nos morts glorieux.

— Emma, tu seras ma femme et nous lutterons ensemble pour la patrie.

Le vieux Pons essuya une larme, l'Indien hocha la tête, et tous les quatre reprirent leur marche dans la forêt.

V

— Alors ton plan n'a pas réussi, dit le gros major.

— Excellence, autant poursuivre une vipère dans un marais. Au bon moment, ils ont disparu, sauf un que nous avons pris.

— Mais tu aurais dû savoir que tous ces coureurs des bois ont des souterrains qui leur servent de refuge.

— Nous l'avons cherché et trouvé, reprit Bob. C'est même à l'entrée de ce souterrain qu'était le prisonnier que nous avons fait. Mais un éboulement du sol nous a empêchés d'aller plus loin. Entre nous, je crois qu'ils y sont restés, eux et la femme.

— Quelle femme?

— La fille d'un vieux trappeur, une métisse, qu'ils sont allés dénicher sur la prière du père qui s'est fait tuer l'autre jour à Québec.

— Qu'avez-vous fait du prisonnier?

— Excellence, nous l'avons tué.

— C'est un tort, nous aurions pu l'interroger.

— Il n'aurait point répondu. Ces Canadiens sont têtus comme des mules, et puis les soldats avaient hâte de l'expédier.

— Pourquoi?

— Il nous avait tué quatre hommes.

— Bah! des Hessois! Cela ne compte point.

Bob fit un signe de tête approbatif. Le gros major parlait à voix basse à son officier.

Il s'interrompit bientôt, et se tournant vers Bob :

— Alors, tu les crois morts? demanda-t-il.

— Excellence, je le crois.

— Bien! voilà pour tes services.

Il lui tendit un sac de guinées. Bob se hâta de les enfouir dans une des poches de sa veste rouge et sortit à reculons en saluant jusqu'à terre.

Restés seuls, les deux officiers supérieurs se concertèrent.

— Il pourrait aussi se faire, dit le major, que ces hommes fussent encore vivants. Dans

ce cas, l'important est qu'ils ne puissent jamais rejoindre le marquis de Vaudreuil. S'ils gagnent Montréal, tout est à recommencer.

/ — Auriez-vous quelque inquiétude, dit l'officier?

— Beaucoup! Les nouvelles du continent sont mauvaises. Frédéric II, l'allié de l'Angleterre, est enfermé dans son camp de Buzenwise. Les Russes, les Autrichiens et les Français ont repris l'avantage, et peut-être, ajouta-t-il en baissant la voix, ne faut-il pas trop compter sur les Américains.

— Les Colons! Vous m'étonnez.

— C'est malheureusement à craindre. Pitt lève sur eux des impôts très lourds. Ils ne sont avec nous que parce qu'ils détestent plus que nous les Canadiens français. Si les choses traînent en longueur, les fruits de la victoire seront perdus. Il ne faut pas que le Canada se relève de sa première grande défaite.

— Alors, marchons sur Montréal!

— C'est bien votre avis?

— Naturellement, surtout après ce que vous venez de dire.

— C'est le mien également. Les troupes partiront demain.

.

Le lendemain, au petit jour, les troupes anglaises sortirent de Québec, et, remontant la vallée du Saint-Laurent, se dirigèrent à marches forcées dans la direction de Montréal.

La marche fut longue et pénible. Les Anglais avaient juste ce qu'il leur fallait de vivres et, dans les lieux inconnus qu'ils traversaient, ils avaient besoin de les ménager, exposés qu'ils étaient à n'en point trouver d'autres.

Les guides indiens qu'ils emmenaient avec eux les trahissaient souvent. Souvent, ils les conduisaient dans quelques fondrières, disparaissaient en poussant leurs cris de guerre, et des coups de fusil, partis des bois, des rochers, faisaient des vides dans les rangs du corps expéditionnaire.

Enfin, ils atteignirent Montréal. Il était temps. Près d'un quart de l'armée était resté sur le chemin. Le gros major pestait; mais qu'importaient les hommes. Il fallait en finir au plus vite et coûte que coûte. D'ailleurs, un corps d'Américains, qu'on avait mandé en toute hâte du Massachusetts, allait arriver et combler les vides.

Le marquis de Vaudreuil était campé à quelque distance de la ville avec les débris de l'armée canadienne. Les Anglais prirent leurs

positions en face des siennes. Aucun des deux partis n'était pour le moment disposé à l'attaque. Les Français, découragés du reste par le dernier combat, attendaient toujours qu'un secours imprévu leur arrivât d'outre-mer. Les Anglais avaient besoin de repos et voulaient se fortifier des contingents américains dont on signalait l'approche.

Du drapeau du Canada il n'était plus question; mais les officiers savaient que le jour où les fugitifs l'apporteraient sanglant encore et glorieusement troué, ils auraient ce jour-là un rude assaut à repousser. Ils ne tenaient point à courir ce risque.

L'important était d'empêcher que le drapeau ne parvint au marquis de Vaudreuil. On fit donc surveiller les environs. Des sentinelles dispersées dans la campagne eurent l'ordre d'arrêter toutes les personnes qu'elles rencontreraient et de les conduire immédiatement au camp où le major les interrogerait.

Quelques jours se passèrent sans qu'aucun incident fût signalé. Un jour, un Anglais accourut au bureau central des officiers, disant qu'il avait aperçu, marchant sous bois et dans la direction du camp français, un groupe aux allures mystérieuses, trois hommes et une femme.

— Ce sont eux, dit le major. Vite, un cheval! En un clin d'œil, il fut en selle. Une douzaine de cavaliers s'élancèrent avec lui.

Mais les fugitifs se savaient découverts. Au lieu de chercher à ruser, ils coururent droit devant eux dans la direction du camp français. Ils n'en étaient plus qu'à trois cents mètres.

— Feu! dit le major. Laissez-vous échapper ces misérables?

Cinq balles partirent... Le vieux Pons roula sur le sol.

— Au camp, cria-t-il en tombant. Au camp, et hisse le drapeau!

Paul bondit en avant. Emma le suivait de près. Soudain, une racine la fit trébucher. La jeune fille tomba. Paul voulut la relever. Elle l'arrêta d'un geste.

— Au camp, reprit-elle à son tour. C'est le devoir. Au camp, et hisse le drapeau!

Paul n'hésita plus. Les Français accouraient à son secours. Il était sauvé! Mais déjà les Anglais avaient pris la fuite, et le jeune homme pouvait voir le corps de la jeune fille jeté en travers sur le cheval de l'un d'eux.

VI

Au bruit du tumulte et des coups de feu, le marquis de Vaudreuil était sorti de sa tente.

— Que se passe-t-il? dit-il d'une voix brève.

Un officier répondit :

— Un homme, un Canadien que les Anglais poursuivaient.

— Qu'on l'amène.

Paul arrivait, le front trempé de sueur.

— Votre nom, Monsieur?

— Paul Rubens, mon général.

— D'où venez-vous?

— De Québec... Je vous apporte le legs de Montcalm.

Et le jeune homme, écartant ses vêtements déchirés, présenta le drapeau blanc fleurdelisé que des gouttes de sang tachaient glorieusement.

Un frisson courut parmi les officiers et les Canadiens présents, quand le marquis porta à ses lèvres le symbole de l'indépendance canadienne.

— Maintenant, dit-il tout joyeux, la victoire est à nous. Un cri immense : Vive la France! Vive le Canada! retentit dans l'espace. Le dra-



Pour la forme, un avocat anglais avait parlé des accusés qu'il reconnut coupables.

peau fut hissé dans le camp et chacun prit ses armes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que tous descendaient en colonnes serrées à l'attaque du camp anglais.

L'ennemi les accueillit par de fortes décharges d'artillerie, mais l'enthousiasme des Canadiens était tel, qu'ils se jetèrent sans compter leurs pertes sur les troncs d'arbres et les branchages accumulés derrière lesquels s'était massée l'infanterie anglaise.

Paul combattait au premier rang. Il faisait tourner son fusil autour de sa tête, broyant des crânes, marchant droit devant lui comme un buffle irrité. Il voulait retrouver et sauver Emma.

Les Anglais reculaient... Une à une ils perdaient toutes leurs lignes de défense. Déjà le désordre se mettait dans leurs rangs, quand on entendit au loin un bruit de clairons et de tambours.

Les Français inquiets s'arrêtèrent. Derrière eux arrivaient les renforts anglais de Massachusetts. Le désespoir s'empara de tous les cœurs. Alors commença une horrible tuerie. Les Anglais, cinq fois plus nombreux, n'eurent point de peine, à remporter la victoire.

Pour la seconde fois, le drapeau du Canada

succombait : les Anglais qui l'avaient pris entrèrent ce jour-là à Montréal.

Paul avait été ramassé sur le champ de bataille. Une balle lui avait brisé la cuisse. Jeté dans une cave avec une vingtaine d'autres Canadiens blessés comme lui, il n'eut pas à attendre longtemps son procès. Dès le lendemain, les prisonniers furent traduits en conseil de guerre. Dans la grande salle du jugement, Paul aperçut Emma, silencieuse et résignée, au milieu d'un groupe de femmes. Il put se rapprocher d'elles.

En voyant son fiancé, le visage de la jeune fille rayonna :

— Réunis, dit-elle!

— Pour quelques instants, répliqua Paul.

— Pour toujours! reprit la jeune fille avec une sauvage énergie.

Tout au fond, sur une estrade, un officier anglais expédiait la lecture de son rapport. Il parlait au nom de l'humanité, flétrissait les perturbateurs de l'ordre, énumérait les droits des Anglais sur la vallée du Saint-Laurent, et terminait en faisant l'éloge de la justice et de la clémence de la vertueuse Angleterre.

— Il demanda la peine de mort. Elle fut votée à l'unanimité. Pour la forme, un avocat anglais avait parlé des accusés qu'il reconnut coupables.

bles. Il demanda, non leur acquittement, mais leur grâce, ou tout au moins un léger sursis.

La grâce fut rejetée et le sursis refusé. Les condamnés crièrent : Merci et vive la France! Emma et Paul s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, et c'est en face de la mort qu'ils échangèrent leur premier et dernier baiser. Un quart d'heure plus tard, la justice anglaise était satisfaite. Emma et Paul étaient couchés morts, au milieu des cadavres des autres Canadiens, et les soldats ennemis criaient :

— Hip! Hip! Hurrah pour la juste et clémentie Angleterre!



JEAN SENNERÈDE



JEAN SENNERÈDE

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBERGE DE FLEURIGNÉ

I

Le 15 mars 1793, une agitation extraordinaire régnait dans la petite cité républicaine de Fougères. Tout le long de la rue de la Beuverie, la plus fréquentée les jours de foire et de marché, parce qu'elle relie les deux parties de la ville, des hommes armés se bâtaient. La plupart montaient vers la place de la Cathédrale; d'autres, en moins grand nombre, descendaient vers le quartier de Saint-Sulpice, là où s'élève le châ-

teau de Fougères, au-dessus des eaux noires du Couesnon. Des femmes, sur le seuil des portes, se groupaient, arrêtaient les passants.

— Où sont-ils?... Que dit-on?... Viennent-ils?

Telles étaient les questions que toutes avaient sur les lèvres, que plusieurs formulaient et auxquelles personne ne pouvait répondre.

— « Ils. » — C'étaient les chouans. Un homme de la campagne, un vrai *Pataud*, et que tous connaissaient pour tel, était venu à cheval et avait annoncé au Procureur-Syndic que de gros partis de paysans, des rebelles, couraient les chemins dans les environs. Des curés et des dames de la noblesse étaient avec eux. Marche-à-terre, dont la réputation de sauvagerie n'était plus à faire, Baptiste Renart, l'âme de la contre-révolution dans le pays, avaient réuni une véritable armée, et Jean Chouan leur avait amené les contingents de Saint-Ouën-des-Toits. On disait même que le *Gás*, ce chef mystérieux que les émigrés devaient envoyer d'Angleterre, était arrivé et s'était mis à la tête du mouvement.

Une attaque brusque était à redouter : La garde nationale mal organisée se réunissait rarement, la poudre manquait, et les fortifications, longtemps négligées, tombaient en ruines. Mais les citoyens furent à la hauteur du

péril : une demi-heure après l'alerte donnée, tous étaient à leur poste et attendaient l'ennemi.

Les chouans ne paraissaient pas. L'inquiétude augmenta : Quand et par où allaient-ils venir? Suivraient-ils la route de la Pèlerine, celle de l'Iluitré? Chercheraient-ils à pénétrer dans la ville en remontant le Couesnon?... Des femmes se rappelaient avoir vu la veille, à l'heure du marché, des Bretons singuliers, n'ayant pas le costume du pays, passer dans certaines ruelles. A coup sûr, ils étaient venus étudier la place.

L'agitation dura jusqu'à midi. Puis, comme les guetteurs postés au sommet du clocher de la cathédrale ne signalaient rien de suspect, la tranquillité revint peu à peu. Toutefois l'émotion avait été si forte qu'on résolut d'éclaircir la situation.

Le Maire, les principaux administrateurs de la ville et le commandant en chef de la garde nationale tinrent conseil à la Halle. Il fallait un homme sûr et dévoué qui consentit à risquer sa tête pour étudier les positions de l'ennemi. Tous en connaissaient un : Jean Sennerède. On le fit venir.

— Sais-tu, citoyen, lui dit-on, que depuis quelques jours des bandes de chouans sont reformées et menacent la ville?

— Je le sais.

— Peux-tu suivre leurs traces et savoir leur nombre?

— Je le saurai.

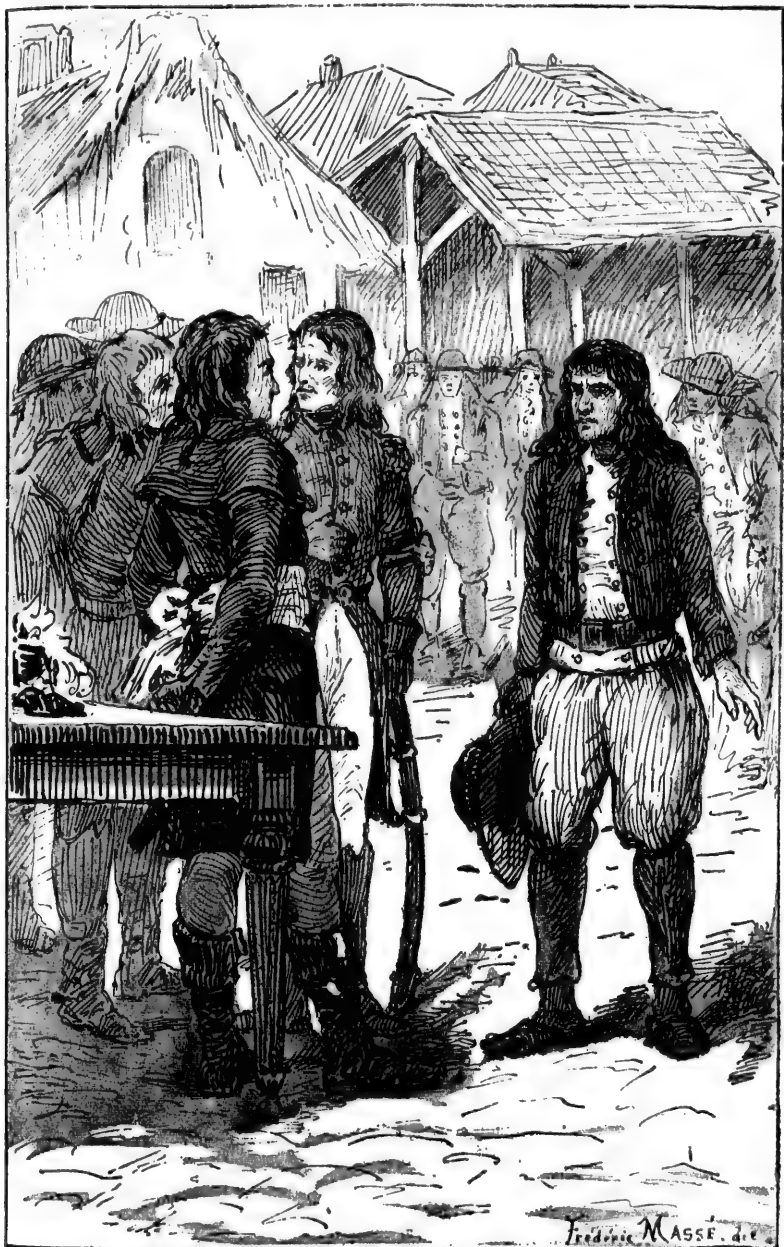
— Tu seras tué, sans doute... As-tu peur?

— J'irai.

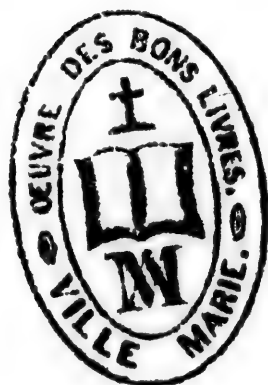
II

Jean Sennerède avait trente-huit ans. C'était un grand et robuste gaillard, un solide Breton de la ville, dont les longs cheveux bruns couvraient les épaules carrées. Son père, François Sennerède, était un de ces paysans de l'Ouest, qui avaient pris les armes, en 1757, pour ne point payer les taxes nouvelles sur le sel. Les gabelous de Louis XV l'avaient tué.

Depuis ce temps, et malgré son jeune âge, Jean avait voué une haine instinctive aux gouvernements absolus. A mesure qu'il avait grandi, il avait senti plus vivement les iniquités de l'ordre social. Il souffrait des nombreux privilèges de la noblesse et du clergé. Des impôts trop lourds appauvrissaient l'agriculteur; les corvées et les dîmes achevaient de le ruiner. Aussi avait-il salué la Révolution avec enthousiasme. On



Sais-tu, citoyen, que depuis quelques jours des bandes de chouans sont reformées
et menacent la ville?



l'avait vu pleurer de joie quand le peuple avait planté l'arbre de la liberté. Ce n'est qu'alors qu'il s'était marié avec Marie Bouvier, la fille d'un riche fermier du pays, qui depuis longtemps était sa promise. Il avait eu deux enfants, dont l'un avait alors deux ans à peine et l'autre six mois. Les maîtrises et les jurandes supprimées, le travail rendu libre, il avait pris l'état de tourneur. Ses rouets se vendaient dans tout le district de Fougères. Rapidement, il était devenu presque riche. Tous le savaient républicain de la première heure, et comme il était serviable et bon, tous l'aimaient.

Mais, ce que tous ne savaient pas, c'était un bout d'histoire ancienne, que Jean Sennerède cachait au fond de son cœur et qu'il n'oubliait point. Son père n'avait été tué par les gabelous que parce qu'il avait été trahi et livré à eux par un métayer de M. de Haute-Roche, un certain Jean-Marie Renart, qui, en apparence, faisait cause commune avec les paysans. On ne savait pas non plus que le fils de cet homme, Baptiste Renart, continuait, par esprit de famille sans doute, à haïr Sennerède, et comptait bien tirer vengeance de lui à la faveur des troubles qui menaçaient le pays.

Depuis deux ans déjà, depuis que le marquis

de la Rouarie et Thérèse de Mollien avaient tenté de provoquer un soulèvement en Bretagne, cet homme était l'âme de la contre-révolution de Fougères à la Pélerine. C'était chez lui que les chouans se réunissaient, que les prêtres réfractaires officiaient secrètement et tramaient leurs complots contre la République. On disait aussi que M. de Haute-Roche, en émigrant, lui avait laissé tout son argent et lui avait fait connaître l'endroit où étaient déposés la poudre et le plomb qui devaient servir à la guerre sainte.

Cet homme devait être surveillé de près. Justement le propriétaire de l'auberge de Fleurigné, le père Palicot, était un vieil ami de Sennerède. Et comme cette auberge était située à quatre cents mètres de la métairie de Renart, on pouvait trouver là des renseignements précieux.

Sennerède attendit jusqu'au soir pour que son départ ne fût point remarqué. L'heure venue, il embrassa sa femme et ses enfants et partit

III

L'auberge de Fleurigné est à deux petites lieues de Fougères, sur la route d'Ernée, par la Pèlerine et Mégaudais. Elle est bâtie dans un endroit désert; à droite et à gauche, tout à l'entour des bois, des landes, des champs de genêts et d'ajoncs.

La nuit vint brusquement, vers cinq heures, une vraie nuit d'hiver en Bretagne avec de pâles rayons de lune à travers des brouillards épais. Un vent froid sifflait dans les branches dépouillées des chênes. Au loin, dans les guérets noirs, des compagnies de perdreaux jetaient des cris de rappel de plus en plus rares. Jean Sennerède marchait hardiment. De temps en temps un lapin traversait prestement la route, à deux pas de lui, des chouettes et des orfraies, sortant des émausses creuses, poussaient des hululements sinistres et prolongés.

Jean songeait à sa femme et à ses enfants. Il avait peur de mourir à présent, de les laisser tout seuls pour affronter les batailles de la vie. Le sentiment du devoir le soutint.

— Après tout, dit-il, la patrie en aura soin,

et la République n'oubliera pas que je suis mort pour elle.

Il arriva.

L'auberge était une maison basse. Elle n'avait qu'un étage, et sa toiture écrasée était faite de chaume et de lattes de bois. Elle s'ouvrait par deux portes à doubles battants, comme sont les portes du pays. L'une, près d'une fenêtre étroite, donnait sur la route; l'autre, derrière, conduisait dans un enclos de pommiers, d'où partait un sentier qui s'enfonçait dans les champs.

La nuit était complète. Peu à peu tous les bruits s'étaient dissipés. Seul, au loin, un chien-loup hurlait dans quelque mesure de la lande.

Jean Sennerède frappa doucement à la porte.

— Qui va là? fit une voix.

— Un ami. Sennerède de Fougères... Ouvre vite, je suis gelé.

Le père Palicot vint ouvrir, absolument déconcerté par cette visite inattendue. Il était en chemise, et sa figure ensommeillée était à moitié enfouie dans un bonnet de laine bleue acheté à la dernière foire d'Ernée, le pays des bonnes tricoteuses.

— Ah çà! que se passe-t-il, et que viens-tu faire ici?

Sennerède le regarda bien en face.

— Père Palicot, je puis compter sur toi?

— Tu le sais bien.

— Y a-t-il des chouans dans le pays?

— Malheureux!... J'aurais dû le deviner!...

Oui, il y en a beaucoup. Ils viennent souvent ici... C'est précisément ton ennemi Renart qui les conduit.

— Je le savais. Peux-tu, quand ils viendront, me cacher de façon à ce que je les entende parler?

Le père Palicot allait répondre; mais, tout à coup, la porte qu'on avait négligé de fermer s'ouvrit brusquement et livra passage à quatre individus.

Jean Sennerède n'eut que le temps de s'asseoir, dans un coin de la cheminée, sur un escabeau, près d'un reste de feu devant lequel tiédissait une cruche de cidre. Puis, il prit dans sa poche un morceau de galette de sarrazin, et, lentement, il se mit à manger, l'air assoupi.

Les nouveaux venus étaient jeunes. C'étaient des réfractaires qui s'étaient jetés dans les bois quand ils avaient reçu l'ordre de rejoindre leur brigade, suivant les décrets de la Convention. Ils portaient les cheveux très longs, sous le chapeau de velours, et la blouse bleue du pays sous la peau de bique. Renart les trouvant solides et

d'autant plus souples qu'ils avaient plus peur, en avait fait des chouans qui ne demandaient qu'à mourir pour Dieu et pour le roi.

Tout en gardant leurs fusils entre leurs jambes, ils se mirent à boire des bolées de cidre fortement mélangé d'eau-de-vie blanche. Peu à peu leur langue se délia. Ils parlaient de la République, de la révolution, de la guerre qu'on faisait à la frontière, quand les pauvres gens ne voulaient que rester chez eux, bien tranquillement. Ils ne comprenaient rien à cette liberté dont on leur avait vaguement parlé et qu'ils payaient du sacrifice de tous leurs privilèges locaux. Était-ce au nom de la liberté qu'on supprimait la religion, qu'on emprisonnait les prêtres, et qu'on avait guillotiné le roi? Leurs curés n'avaient-ils pas été les premiers à supprimer la dime? En mourant pour eux, on allait directement au ciel, et même, il y en avait, ceux-là qui n'avaient rien à se reprocher, qui ressuscitaient après leur mort.

Ils parlaient avec un extrême emportement, absolument convaincus de ce qu'ils disaient, jetant comme un acte de foi toutes les théories fausses dont on avait bourré leur esprit enfantin dans de mystérieuses prédications au fond des bois.

Soudain l'un d'eux avisa Jean Sennerède, qui achevait tranquillement son morceau de galette.

— Eh! l'homme, d'où es-tu? dit-il en lui touchant l'épaule.

— De Fougères.

— Où vas-tu?

— A Ernée, pour acheter des pièces de bois.

— Reste avec nous.

— Je ne peux pas, j'ai femme et enfant.

Tout semblait terminé; mais un réfractaire, plus échauffé que les autres, reprit :

— Es-tu chouan ou pataud?

Sennerède tressaillit, mais il se remit vite :

— Je ne suis qu'un pauvre homme, et je ne fais point de politique.

Dans un coin, le père Palicot feignait de dormir. Les réfractaires se mirent à parler bas. Jean Sennerède crut distinguer les mots de « pataud de Fougères », « d'éclaireur ennemi », « d'exemple à faire! »

A tout hasard, en se baissant pour remettre devant le feu la cruche de cidre tiède dont il avait bu une gorgée, il prit une grande poignée de cendres qu'il mit dans la poche de sa veste. Puis, il fit semblant de dormir et ferma les yeux.

Les autres, de plus en plus surexcités, par-

laient à haute voix. Une colère passa sur leurs visages enflammés par la boisson. Ils commencèrent à proférer des menaces contre le pataud qui commença à avoir peur.

— Parlez plus haut, ne vous gênez pas ! dit la voix d'un homme qui venait d'entrer par la porte du jardin.

Les chouans se calmèrent subitement.

— Maître Renart, firent-ils.

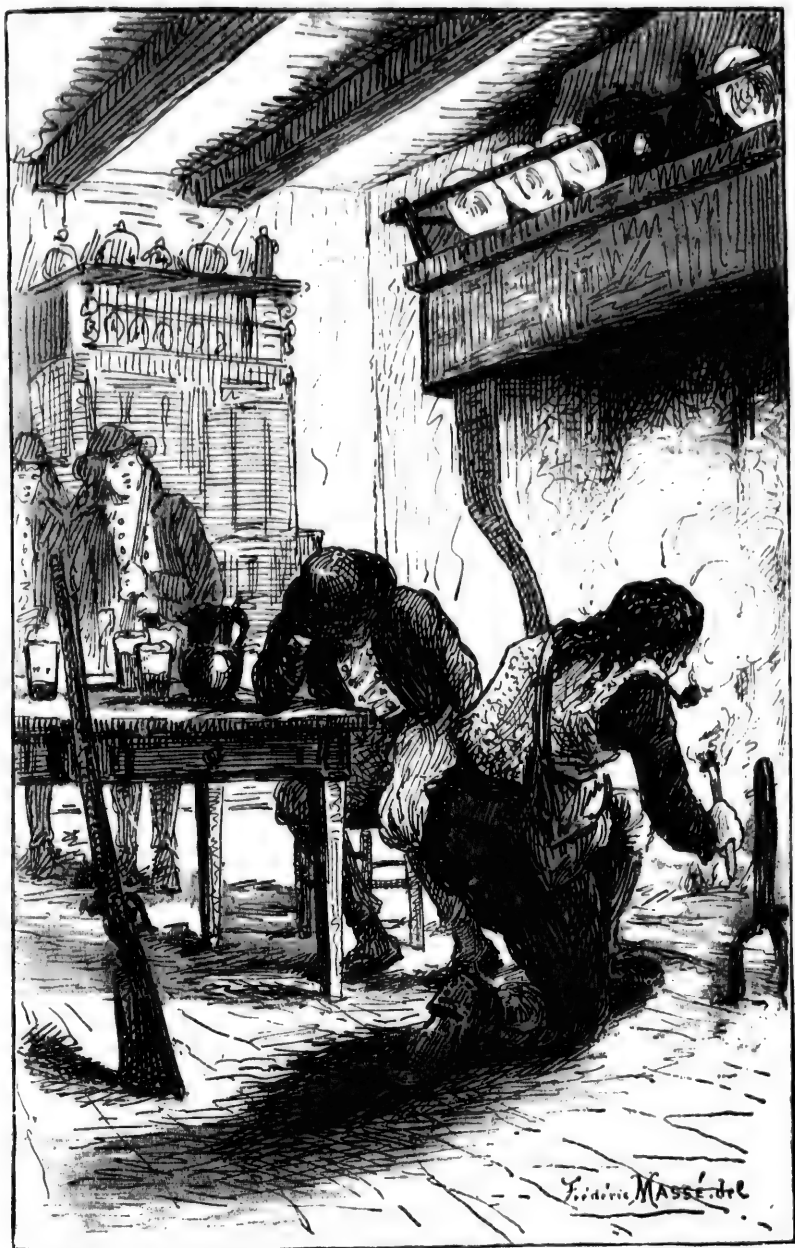
— Lui-même, et qui vient vous dire que tous les ordres sont donnés, et qu'à l'aube, demain matin, on marchera sur Fougères. La surprise arracha un mouvement brusque à Sennerède. L'escabeau fit du bruit, et Renart, en se retournant, distingua une ombre à la lueur du feu mourant.

— A propos, fit-il, quel est celui-là ?

— C'est vantié un pataud de Fougères, dit un réfractaire. Il nous a dit qu'il allait à Ernée. Sennerède continuait à rester immobile, la figure engoncée dans le col de sa veste, la main dans sa poche, sur la cendre.

Renart s'approcha du feu et y prit un tison pour allumer sa pipe. Quand il en eut aspiré quelques bouffées, il secoua rudement le dormeur.

— Veux-tu bien te réveiller, animal ? Voyons, montre ta face.



Renart prit un tison pour allumer sa pipe.



Sennerède leva la tête et le regarda fièrement. L'autre rugit.

— Ah! coquin! cette fois nous allons régler nos comptes. Voyez-vous, mes amis, cet homme-là est un pataud de Fougères, c'est un garde national qui vient nous espionner, faites-lui son affaire, et vite!

Sennerède ne leur laissa point le temps d'arriver. Il se dressa devant Renart et lui lança violemment une poignée de cendre dans les yeux. Pendant que le chouan aveuglé laissait tomber sa pipe et portait les mains à son visage, Sennerède bondit de côté et disparut par la porte entr'ouverte.

Les réfractaires déchargèrent leurs fusils sur lui, pendant qu'il franchissait l'escalier de l'enclos, le manquèrent et s'élancèrent sur ses traces.

Sous le ciel pâle et froid ce fut une course échevelée. L'homme qui veut tuer poursuivant l'homme qui veut vivre, quatre contre un. Les souliers ferrés sonnaient sur le gravier de la route. Au loin, la voix de Renart criait : Tuez-le! tuez-le!... Le tuer n'était point chose facile, Sennerède ayant de bonnes jambes. Malheureusement pour lui, il était fatigué des courses faites dans la journée et n'avait pris qu'un repos insuffisant.

Derrière lui, les jeunes gâs soufflaient bruyamment. Ils criaient par intervalles :

— Arrête, pataud ! Arrête, pataud !

Un d'entre eux ajouta :

— Tu n'auras qu'un bras de cassé !

Sennerède était épuisé. Il savait les chouans observateurs de la parole donnée, et il songea qu'avec un bras de cassé, il pourrait arriver à temps pour avertir les Fougerais et sauver la ville.

Il s'arrêta, et, sans dire un mot, il tendit aux chouans son bras droit.

D'un coup sec de penbas, l'un d'entre eux cassa l'os entre le coude et l'épaule. La douleur dut être horrible. Sennerède ne poussa pas un cri.

Leur besogne faite, les réfractaires revinrent sur leurs pas. Quant à Sennerède, il quitta la grande route et se jeta sur la droite dans une haie épaisse. Il fit bien.

Renart, en apprenant qu'on l'avait épargné, était entré dans une violente colère. Il regrettait de laisser sa vengeance incomplète, et peut-être aussi d'avoir trop parlé devant le Bleu.

Les chouans retournèrent sur la route. Elle était déserte. Jean Sennerède les vit passer et repasser devant lui. Quand le bruit de leurs pas

se fut perdu dans l'éloignement, il courut à Fougères.

Le lendemain, à l'aube, les chouans se présentèrent devant la ville. Tous, les hommes et les femmes étaient aux murailles. Les *brigands* durent rentrer dans les bois.

DEUXIÈME PARTIE

L'ATTAQUE DE FOUGÈRES

I

Ce qui frappe dans l'histoire des guerres civiles, en Bretagne et en Vendée, c'est chez les chouans l'obstination froide, la ténacité, la volonté forte d'atteindre leur but. Les Bleus luttèrent avec une conviction profonde, souvent imprévoyante. Le fanatisme contre la foi!

Battus devant Fougères, les chouans ne perdaient pas courage. Les prédications ardentes des curés, des absolutions multipliées donnèrent du cœur à tous les coureurs des bois. Une autre pensée aussi les guidait. Fougères était une ville riche et bien fortifiée. Pour les soldats, il y avait là l'attrait du pillage; les chefs y voyaient une solide forteresse pleine de fusils, bien munie de poudre. Les envois de l'Angleterre devenaient

rare et souvent étaient capturés avant d'arriver à destination. Il leur fallait cette place à tout prix, mais, pour l'avoir, il leur fallait attendre que la grande armée vendéenne qui opérait sur la Loire pût leur envoyer des renforts.

Pendant le cours de l'année, ils ne laissèrent rien transpirer de leurs projets. Ils continuèrent seulement à épouvanter le pays.

Les gardes nationaux pouvaient à grand'peine protéger les caisses de numéraire qu'on envoyait à Rennes. Il ne se passait guère de semaine où, malgré son escorte, la diligence d'Ernée à Fougères ne fût arrêtée, et les voyageurs impitoyablement rançonnés. Les gardes nationaux couraient les grandes routes, mais ils ne pouvaient atteindre un ennemi insaisissable qui *s'égaillait* à leur approche. Parfois, au détour d'un chemin, une balle tombait au milieu d'eux, frappant juste. On relevait le camarade, mort ou blessé. On fouillait les bois, les haies et les fossés; on ne trouvait rien. L'ennemi avait des retraites sûres.

D'autres fois, c'était un homme qui revenait du marché, et que, le lendemain, des passants trouvaient complètement dépouillé, la gorge ou le ventre troué d'un coup de couteau.

Parfois un propriétaire, un fermier riche et

suspect, était *chauffé* jusqu'à ce qu'il donnât tout l'argent qu'il tenait caché.

Quelqu'un trahissait-il? Toute sa famille était condamnée. L'homme était confessé et tué. On envoyait directement au ciel la femme et les enfants.

Les républicains de Fougères attendaient avec impatience l'arrivée d'un corps de troupes qui purgeât le pays. Les colonnes infernales auraient vite fait de disperser les brigands. Malheureusement, la Convention n'avait guère de soldats. Il en fallait trop à la frontière devant l'Europe coalisée. Le patriotisme des habitants devait et pouvait suffire à maintenir l'ordre. C'était l'opinion de bien des Fougerais qui se croyaient parfaitement en sûreté et qui pensaient que le dernier échec des chouans les avait déconcertés pour toujours. D'autres qui connaissaient mieux leur pays étaient moins rassurés et se tenaient sur leurs gardes.

Ceux-là seuls avaient raison. Les chouans, en effet, conspiraient encore. Le soir, à la nuit tombante, les cris de hiboux se multipliaient régulièrement sur certains points, et des hommes armés arrivaient par tous les sentiers au lieu du rendez-vous.

Ils allaient recevoir un secours inattendu. La

grande armée vendéenne, après de nombreuses victoires, venait d'être battue à Cholet. Quarante-vingt mille fugitifs, hommes, femmes et enfants, avaient passé la Loire à Saint-Florent, laissant sur le champ de bataille leurs généraux Lescure et Bonchamps. La Rochejacquelein, désespéré, conduisait les débris de cette horde fanatisée. Ils remontèrent la vallée de la Mayenne, prirent Laval et se portèrent au nord-ouest pour assurer leurs communications avec l'Angleterre. Les Vendéens furent vainqueurs à Entrammes, et la plupart marchèrent sur Fougères. Les brigands du pays ne devaient pas laisser échapper l'occasion qui leur était offerte d'enlever la ville. Un jour le curé Rousseau dont on commençait à parler, Marche-à-terre, Baptiste Renart et Jean Chouan, tinrent un conciliabule à l'auberge de Fleurigné. La fin de l'année approchait. Il fallait avant l'hiver renouveler les provisions de l'armée de la foi. Il fallait prendre Fougères.

Il fut convenu qu'on brûlerait un village du côté de Saint-Pierre des Landes. Les Fougerais, qu'on aurait soin d'avertir du fait, croiraient les chouans éloignés pour quelques jours. Eux, sans perdre de temps, avec les renforts qui venaient d'arriver, marcheraient sur la ville et l'attaqueraient en plein midi, à l'heure où

les chouans ne se battent jamais. Les Bleus surpris seraient aisément vaincus.

On régla ensuite le plan de la bataille : Marche-à-terre arriverait par la route de la Pèlerine, Jean Chouan prendrait celle de l'Huîtré. Ils commenceraient le combat, et quand le faubourg de Saint-Sulpice serait dégarni de troupes, Renart et le curé Rousseau entreraient dans la ville, remonteraient la rue de la Beuverie et prendraient la garde nationale entre deux feux.

Tout fut fait comme il avait été convenu, et le 3 novembre 1793, à onze heures du matin, les chouans débouchèrent en colonnes serrées par les routes de la Pèlerine et de l'Huîtré, en chantant des cantiques et en criant : Vive le Roi!

II

Au premier coup de cloche que sonna le guetteur de la cathédrale, la foule fut avertie. Les tambours roulèrent, les clairons firent entendre la sonnerie du rappel, et les gardes nationaux, sans perdre une minute, coururent aux armes.

Il était temps. Déjà les chouans avaient atteint les premières maisons de la ville.

Les Bleus eurent d'abord l'avantage de la situation. Cachés dans les maisons, ils tiraient par les fenêtres sur les masses rebelles, à coup sûr. Mais la fureur des partis était telle, qu'on s'aborda bientôt à l'arme blanche et que les tirailleurs durent entrer dans la mêlée.

Ce fut une bataille terrible, ou, pour mieux dire, une sanglante tuerie.

Le bruit des détonations avait cessé. C'était un cliquetis de sabres, de baïonnettes, de coups de bâtons choquant des couteaux. La terre était rouge : des hurlements et des cris rauques dominaient parfois le tumulte avec des clameurs d'enthousiastes et de forcenés : Vive le Roi! Vive la République!

Au moment même où la bataille était pleinement engagée, Renart et le curé Rousseau qui avaient caché leurs troupes dans des plis de terrain, sur les bords du Couesnon, débouchèrent dans la partie basse de la ville.

Quelques gardes nationaux, une vingtaine tout au plus, ayant à leur tête Jean Sennerède, dont le bras était à peine guéri, défendaient le château de Fougères. Vainement ils luttèrent comme des lions; vainement les femmes elles-

mêmes prirent part à la défense, il fallut reculer. Les chouans entrèrent dans la rue de la Beuverie, pendant que le curé Rousseau faisait occuper la grosse tour du Couesnon et l'église de Saint-Sulpice.

Dans la rue de la Beuverie, Renart trouva un obstacle inattendu. Sennerède et les dix hommes qui lui restaient avaient renversé une charrette en travers et se défendaient héroïquement derrière cette barricade improvisée. Renart tua cinq hommes aux Bleus, en perdit sept, et passa.

Ce moment d'arrêt dans la marche des chouans permit à quelques gardes nationaux d'accourir au secours de leurs camarades trop faibles pour résister. Un coup de claron se fit entendre au bout de la rue, et Sennerède se trouvant en face de sa maison, s'y jeta avec la poignée de braves qui vivaient encore.

De part et d'autre ce fut un moment décisif. La fusillade éclata sur tous les points, couchant alternativement les *Blancs* et les *Bleus*.

Un homme, monté sur une table, à la hauteur de sa fenêtre, tirait sur les assaillants. Soudain, il ouvrit les bras, son fusil tomba et lui-même dans son agonie bondit dans la rue : une balle lui avait percé le front. Plus loin, dans un

angle, une vieille maison de bois et de terre battue, trouée de balles, menaçait de s'écrouler. Une femme en sortit avec un enfant sur les bras. Une balle la renversa. L'enfant criait épouvanté serrant le cou sanglant de sa mère.

Se battre de loin n'est pas l'affaire des chouans. Ils se ruèrent en avant comme il était convenu. Renart resta en arrière avec un gros de troupes, pour occuper et piller les maisons d'où partaient toujours quelques coups de feu.

Il en voulait surtout à Sennerède, dont il connaissait parfaitement la demeure.

La maison dominait complètement la rue. De ses trois étages tombait une pluie de balles. La porte, verrouillée à l'intérieur, était de vieux chêne. Il fallut une poutre pour l'enfoncer.

Les gardes nationaux sautèrent dans le jardin et gagnèrent les maisons voisines où la bataille continua.

Sennerède restait seul, au rez-de-chaussée, dans son atelier de tourneur, avec un de ses ouvriers.

Les chouans ouvrirent la porte et reçurent à bout portant deux coups de fusil. Deux hommes tombèrent. Les assaillants ripostèrent par une décharge générale qui tua l'ouvrier, et ils entourèrent Sennerède qui n'avait pas eu le temps de recharger son arme.

Renart était au premier rang.

— Ah! crapule de républicain, hurla-t-il, cette fois-ci, je te tiens.

— Et moi aussi, riposta le tourneur.

Il fit un bond et lança un violent coup de pied dans le ventre de Renart qui tomba, les mains sur ses entrailles broyées.

— C'est le Pataud de Fleurigné, dit un assaillant qui se rua sur Sennerède et d'un coup de poing le renversa à terre.

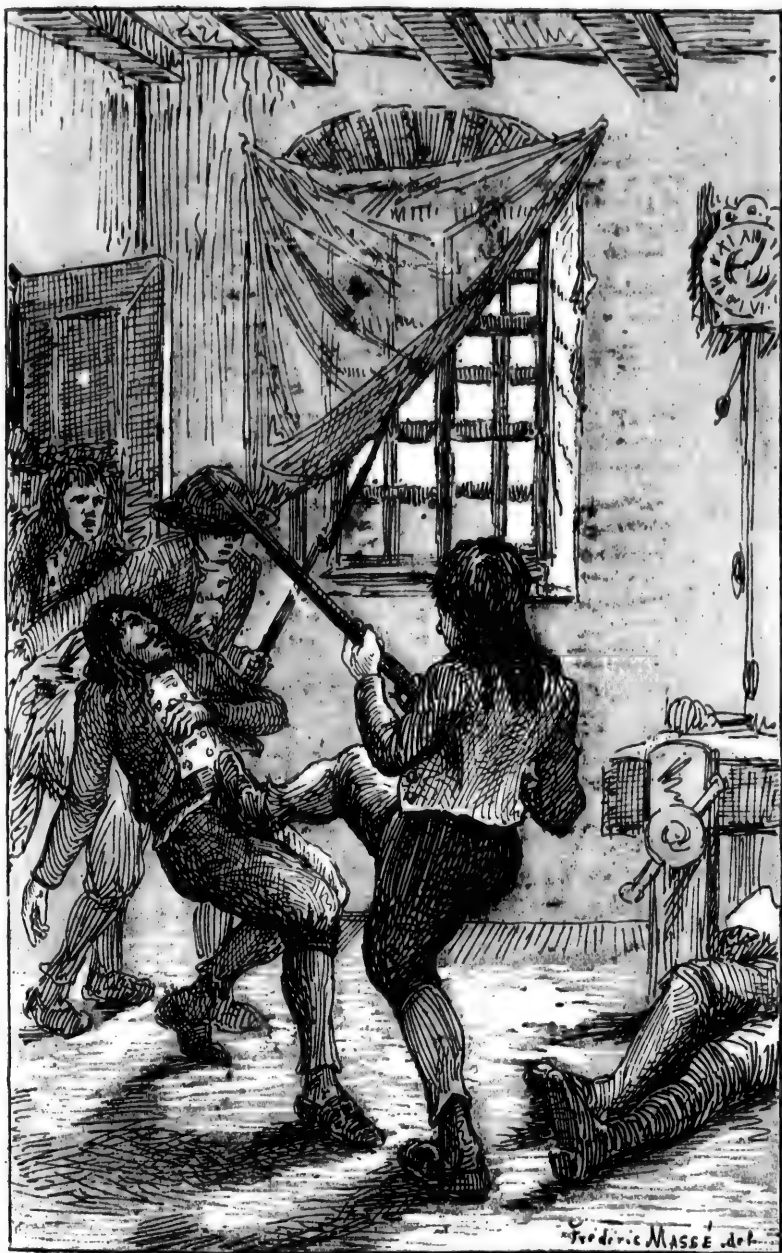
Dehors, la bataille continuait. Par la fenêtre défoncée, les balles entraient et crevassaient la muraille.

La maison de Sennerède tout entière fut pillée, les chouans n'oubliant jamais leurs intérêts. Les lits à chapelle aux longs rideaux de soie verte furent détruits, les armoires dévalisées et tout ce qu'elles contenaient jeté à la rue.

Au rez-de-chaussée se dénouait un drame sanglant : Renart agonisant voulait voir supplicier son ennemi. Il fit enlever ses habits, et quand le malheureux fut complètement nu, il commanda de le couper en deux avec une des scies de l'atelier.

Il fut promptement obéi : un pareil meurtre était une fête pour les chouans.

Au contact des dents d'acier, Sennerède poussa



Il fit un bond et lança un violent coup de pied dans le ventre de Renart.

un effroyable cri de douleur et s'évanouit. Renart était vengé, il mourut heureux...

Au cri du supplicié avait répondu un autre cri; sa femme qui jusque-là s'était tenue cachée dans la cave accourut, ses deux petits sur les bras. Elle poussait des plaintes navrantes, suppliait les bourreaux, se mettait à genoux devant eux, demandant la grâce de son homme.

— Toi, fiche-moi le camp, dit un chouan, ému malgré lui par la sauvagerie de cette scène.

Elle se retira tout hébétée dans un coin de l'appartement, couvrant de pleurs silencieux les têtes brunes des enfants muets.

Le corps de Sennerède saignait horriblement. Le malheureux râlait et demandait à boire. Les chouans riaient.

— « Sauve qui peut », cria tout à coup l'un d'eux qui regardait par la fenêtre. La fusillade se rapprochait. Les brigands n'eurent que le temps de fuir dans les jardins. La défaite des chouans s'explique. Ils étaient déjà maîtres de la ville quand deux émigrés, déguisés en paysans, étaient venus trouver leurs chefs. Il fallait marcher sur Granville, que des traîtres devaient livrer et où l'escadre anglaise aborderait aussitôt. La Rochejacquelein, sans attendre, avait pris la route d'Avranches, et les chouans du

pays, abandonnés par leurs nouveaux alliés, n'eurent que le temps de battre en retraite.

Une demi-heure après, au coucher du soleil, ils avaient disparu, laissant six cents des leurs sous les murs et dans les basses rues de la ville.

A leur tour, les Bleus comptèrent leurs pertes. Quatre cents gardes nationaux étaient morts. Plus d'un brave manquait à l'appel, entre autres, Jean Sennerède.

Des amis coururent chez lui.

Dans le rez-de-chaussée de la maison dévastée, ils trouvèrent la femme de Sennerède à genoux près du corps de son mari. Les deux petits dormaient dans un coin sur la peau de chèvre sanglante d'un chouan mort.

On lava à grande eau les chairs meurtries, et une blessure rouge, une entaille profonde au flanc gauche apparut. La sensation aiguë de l'eau froide ramena dans le corps un reste de vie. Sennerède entra ouvrit les yeux et reconnut ceux qui l'entouraient.

— Ma femme, mes pauvres petits, je les laisse à la République. Vous en aurez soin, n'est-ce pas? balbutia-t-il. Il referma les yeux. De la salive rose filtrait au coin de ses lèvres.

Et les chouans?

— Battus et en fuite.

Il ne répondit pas. Soudain, il se dressa sur le coude, les yeux effarés, et en mourant, il s'écria :

— Vive la République!



ÉTIENNE RISPAUD

ÉTIENNE RISPAUD

I

Brusquement, la nuit tomba quand nous arrivâmes à Vallouise. Il était neuf heures du soir. A la lourde chaleur d'une journée de juillet succédaient des coups de vent froid qui faisaient frissonner. Déjà le village dormait. Aucun bruit ne troublait le silence, sauf les grondements formidables du Gyr et de l'Onde qui confondent là leurs eaux blanches d'écume.

Nous descendons de voiture, nous montons un escalier de pierres, et nous voilà dans la salle à manger de l'hôtel Lagier. Une vraie salle d'hôtel alpestre avec un bon feu clair flambant au fond. Le dîner fut promptement servi. Je fis honneur, s'il m'en souvient bien,

à certain plat de truites que notre hôte arrosait avec le petit vin aigret des Vigneaux. J'avais quitté Gap, le matin même, projetant l'ascension du Pelvoux, et, le guide flairant un alpiniste m'expliquait d'avance la beauté des glaciers, leurs grandeurs sauvages et les sites les plus pittoresques. Il n'y avait qu'un inconvénient, il fallait être debout à deux heures du matin, car la route est longue.

J'ai rarement mieux dormi que cette nuit-là; et, — faut-il l'avouer? — je dormis si bien qu'à six heures, six heures seulement, je fus arraché au sommeil par le bruit des cloches. J'ouvris mes fenêtres; un clair soleil brillait sur les hauteurs boisées de l'Eychauda. Derrière, bien loin et bien haut, se dressait la masse du Pelvoux où les névés de la Barre des Ecrins et de la pointe d'Arsine mettaient comme une dentelle blanche au-dessus du front noir des sapins et des mélèzes.

De tous les côtés, par les sentiers qui conduisent à la Pisse, aux Vigneaux, à Puy-Saint-Vincent, des groupes d'hommes et de femmes endimanchés venaient entendre la messe qui sonnait à l'église de Vallouise. Les hommes portaient le vieil habit à la française, les femmes avaient des jupes courtes de couleur rouge, des

fichus ouverts et la fine cornette blanche bordée de dentelles dont nos aïeules étaient si fières.

Tout à coup, on frappa deux coups à ma porte. Le guide qui m'avait entendu marcher vint me dire d'un air consterné que l'heure était passée et qu'il était trop tard pour partir. Je ne tenais après tout que médiocrement à l'excursion projetée. Les mœurs des gens du pays m'intéressaient plus que la nature morte.

Une demi-heure après, j'étais installé dans la salle à manger de la veille transformée pour l'occasion en salle de café. Un grand tapage y régnait comme dans les auberges de tous les pays le dimanche. Je savourais tranquillement mon café au lait quand soudain la porte s'ouvrit à côté de moi, et je vis entrer un vieillard robuste et de haute taille, point voûté malgré les quatre-vingt-dix ans qu'il semblait avoir, et que tout le monde saluait avec respect.

— Permettez-moi, me dit M. Lagier, de vous présenter notre ami Etienne Rispaud, un homme dont nous sommes fiers.

Je saluai le nouveau venu qui s'assit à une place laissée libre à mon côté. Bien que son costume ne différât guère de celui des autres paysans, il y avait dans son langage quelque chose de distingué qui ne laissa pas de me

surprendre. Le vieillard semblait loquace; il me parlait du pays, de ses vieux usages, des mœurs d'autrefois et me donnait sur tout les renseignements les plus curieux. Vers onze heures, il se leva et sortit.

— Quel est cet homme? dis-je à l'hôtelier qui dinait avec moi.

— Un grand homme, Monsieur, plus grand à coup sûr que beaucoup de gens dont on raconte l'histoire.

— Expliquez-moi...

Et, tout en prenant le café, M. Lagier me raconta l'histoire suivante.

II

Etienne Rispaud était né à Vallouise vers l'an 1795 ou 1796. Il appartenait à une famille nombreuse dont les membres s'étaient dispersés les uns après les autres pour chercher à vivre plus aisément. Lui, comme beaucoup de jeunes gens du pays, avait embrassé la profession d'instituteur.

Dans les foires de Briançon, où les maîtres d'école se rendaient autrefois au commence-

ment de l'hiver avec une plume au chapeau quand ils savaient lire, deux plumes quand ils savaient lire et écrire, les hameaux se le disputaient; mais lui n'écoutait rien et restait fidèle aux gens du Casset sur la Guisanne qui l'avaient accepté une première fois et dont il n'avait eu qu'à se louer. Moyennant trois écus de cinq francs, la nourriture, le logement et quelques mètres d'étoffe, il enseignait aux enfants du village, pendant l'hiver, les éléments de l'alphabet et de l'écriture. L'été venu, il s'occupait aux travaux des champs, labourait, moissonnait, tondait les moutons, et, peu à peu, se rendait indispensable à tous. Ajoutons qu'il parlait assez bien, qu'il connaissait la loi et qu'il était un peu l'homme d'affaires du pays. Les gens du Casset l'envoyaient à Briançon toutes les fois qu'ils avaient un différend à régler.

Dans le village, il ne manquait point de jeunes filles qui n'eussent volontiers épousé l'instituteur; mais Etienne Rispaud avait son cœur pris ailleurs. Dans un de ses voyages à Briançon, il avait fait connaissance avec une famille italienne établie dans le faubourg de Sainte-Catherine, en bas de la ville. Cette famille était assez riche. Pietro Marino avait gagné une certaine fortune en exploitant le cristal de roche

qu'on trouve dans les environs, et chacun disait qu'il donnerait une grosse dot à sa fille Rafaële qui entrait dans sa dix-huitième année. Etienne ne songeait guère à cela quand il s'éprit de la jeune fille. Il demanda sa main à l'Italien, et, malgré l'opposition violente du neveu de Pietro, le cousin de Rafaële, un certain Tucci qui servait dans l'armée piémontaise, il l'obtint.

Le mariage devait être célébré à la fin de l'hiver.

Nous étions alors au commencement de l'année 1815. Louis XVIII régnait en France; l'empereur était relégué dans l'île d'Elbe, et l'Europe entière se reposait des longues années de guerre qu'elle avait dû subir.

Rispaud avait applaudi à la chute de l'empire qui avait déchainé sur la France une effroyable invasion. Il aurait préféré le gouvernement républicain au gouvernement du roi, mais, comme la paix semblait garantie, il se contentait, sans trop réclamer, du nouveau régime.

La date du mariage approchait. Le jeune homme qui l'attendait avec impatience se rendit à Gap, un jeudi, le 2 mars, pour acheter les cadeaux de nocces qu'il destinait à Rafaële. Ce fut un long et pénible voyage. La neige cachait encore les sentiers en beaucoup d'en-

droits. Les avalanches étaient fréquentes. Sur plusieurs points les torrents avaient coupé les routes et intercepté les communications. Mais qu'importait au jeune homme ! il aimait, il se croyait aimé : aucun danger ne pouvait l'effrayer, aucun obstacle ne devait l'arrêter.

Le samedi, 4 mars, dans l'après-midi, il arrivait à Gap.

III

Jamais la ville n'avait été plus bouleversée que ce jour-là. M. Lanaute, chef d'escadron de gendarmerie, venait d'informer les autorités que Napoléon I^{er} était débarqué de l'île d'Elbe avec une poignée d'hommes, et remontait la vallée de la Durance.

Une sorte de stupeur semblait avoir paralysé toutes les volontés, brisé toutes les énergies. M. d'Abon, maire de la ville, avait réuni son conseil pour délibérer ; mais les propositions se suivaient sans qu'on se décidât à en adopter une. Dans les rues, des groupes s'étaient formés : on commentait les événements, on discutait les projets de l'empereur. Quelques-uns acceptaient

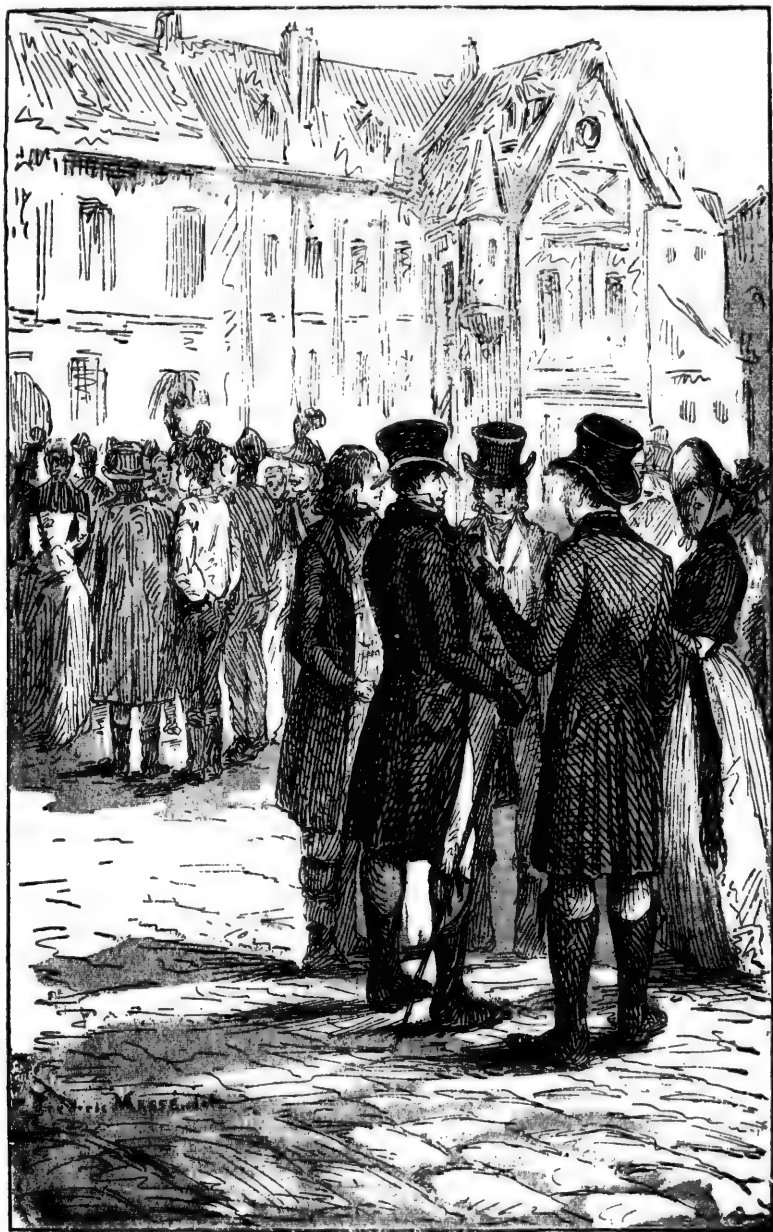
les faits accomplis; d'autres parlaient de résistance.

Inutile de dire qu'Etienne Rispaud était de ceux-là. Le jeune instituteur allait de groupe en groupe, s'efforçant de démontrer que le retour de l'Empereur était le signal d'une guerre européenne, que la France était épuisée, que la frontière mal défendue était ouverte à l'invasion et qu'on payerait cher, de quelques provinces peut-être, l'ambition de Napoléon.

Un moment, l'éloquente proclamation d'Harmand d'Abancourt, le préfet des Hautes-Alpes, parut réussir. Rien de plus énergique que cette pièce :

« Un ennemi funeste à votre repos, l'homme qui a coûté à la France et à l'Europe tant de sang et tant de larmes après s'être targué lors de son abdication d'une générosité mensongère, voudrait essayer de vous remettre sous son joug de fer et nous rendre les fruits amers de son gouvernement : *La conscription et la guerre perpétuelle.* »

« Quand les destinées de l'Europe sont heureusement fixées, que notre patrie commence à goûter le repos et le bonheur dont elle était depuis si longtemps privée, un *aventurier*, à qui la France a trop longtemps sacrifié ses



Le jeune instituteur allait de groupe en groupe, s'efforçant de démontrer que le retour de l'empereur était le signal d'une guerre européenne.

générations et ses trésors, viendrait, par des calculs affreux d'ambition et d'intérêt personnel, essayer de nous armer pour sa propre querelle... »

Rien n'y fit. La population, de plus en plus troublée, n'osa prendre les armes, et le préfet dut quitter la ville.

Le 5 au matin, on apprit que l'empereur se dirigeait sur Gap. M. de Saint-Geniès, le maire d'Upaix, l'accompagnait. Napoléon, monté sur un cheval arabe blanc, coiffé du petit chapeau, vêtu d'un uniforme de colonel de chasseurs, drapé dans sa capote grise, marchait en tête de ses lanciers polonais et d'un bataillon de vieux grenadiers que commandaient Cambronne et le général Drouot. Le général Bertrand précédait la colonne et faisait distribuer aux populations qui, à cause du dimanche, se répandaient sur les routes, la proclamation de l'empereur :

« Citoyens des Hautes-Alpes, j'ai été vivement touché des sentiments que vous m'avez montrés : vos vœux seront exaucés ; la cause de la nation triomphera encore ! Vous avez raison de m'appeler votre père ; je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquiétudes : il garantit la conservation de toutes les propriétés, l'égalité entre toutes les classes ; et les droits dont vous jouissez depuis

vingt-cinq ans, et après lesquels nos pères ont soupiré, forment aujourd'hui une partie de votre existence. Dans toutes les circonstances où je pourrai me trouver, je me rappellerai toujours avec un vif intérêt tout ce que j'ai vu en traversant votre pays. »

Le même soir, à neuf heures, il arrivait à Gap.

« La ville, dit un témoin oculaire, était brillamment illuminée; un nombreux piquet de garde nationale en uniforme stationnait devant la mairie; les tambours battaient aux champs et la troupe présentait les armes pendant que le cortège défilait aux acclamations universelles. »

Universelles, non point. Les opposants avaient disparu; mais quelques-uns d'entre eux, groupés par Étienne Rispaud, s'étaient réunis dans une petite auberge de la place Grenette. Il fallait couper la route à l'empereur et lui défendre de sortir des Alpes. Un d'entre eux partit pour Embrun, un autre redescendit la Durance pour hâter la marche des Marseillais et des troupes royales. Un troisième devait aller soulever les habitants du Champsaur. Cette dernière mission échet à Rispaud.

Il s'agissait surtout de faire vite. L'empereur

lui aussi expédiait des courriers dans toutes les directions. Il avait confié la préfecture à M. Farnaud. Il ne lui restait plus qu'à marcher en avant.

IV

Rispaud n'avait pas perdu une minute. La route est longue pourtant de Gap à Saint-Bonnet. Mais rien ne coûtait au jeune homme qui n'obéissait qu'au sentiment de son devoir. Malgré le vent et une tourmente de neige qui l'assaillit au col Bayard, il put arriver dans la matinée du lundi.

Le même jour, dans l'après-midi et par un temps superbe, Napoléon, suivi de ses vieux grognards, prenait la route de Grenoble.

A Saint-Bonnet, Rispaud n'avait eu guère plus de succès qu'à Gap. Le maire, Jean-Joseph Achard, ancien procureur au bailliage du Champ-saur, avait fait un appel aux armes. Les paysans qui se rendaient au marché ce jour-là ne se laissèrent point entraîner. Ils avaient conservé un bon souvenir de l'empereur qui leur avait maintes fois donné des preuves de sa générosité. Au lieu de combattre, ils descen-

dirent, en répétant des chants patriotiques, sur les bords du Drac, pour saluer le monarque à son passage. Seul le maire refusa de quitter la ville, disant que son devoir était de siéger à la maison commune et que c'est là que Bonaparte devait venir, s'il avait affaire à lui.

L'empereur passa.

Les paysans continuaient à descendre sur la route pour offrir leurs hommages à l'empereur. Une anecdote prouvera combien l'émotion était grande. Laissons parler un témoin oculaire :

« Un des plus beaux grenadiers du bataillon sacré avait disparu depuis le débarquement. On avait vainement cherché une cause à son absence, lorsque ce problème s'expliqua peu d'heures après le départ de Gap. C'était dans la fertile vallée du Champsaur, non loin du berceau du connétable de Lesdiguières : la colonne défilait lentement au milieu des populations réunies sur la route tortueuse qui longe les eaux rapides du Drac; les échos des énormes montagnes qui resserrent le bassin de ce torrent répétaient au loin les cris de ces villageois. Tout à coup la foule s'ouvre et laisse parvenir jusqu'aux pieds de l'empereur l'estimable déserteur portant dans ses bras un vieillard de quatre-vingt-cinq ans : c'était le père

du grenadier qui avait voulu voir Napoléon avant de mourir. Cette scène touchante devait être le sujet d'un tableau que l'empereur avait commandé pour être placé dans son appartement. »

On comprend aisément que les efforts de Rispaud n'aient eu aucun résultat auprès de pareilles populations. Le jeune homme, cependant, voulant aller jusqu'au bout, courut à la Mure, dans l'Isère. Un moment, il espéra réussir.

Le même témoin nous raconte cet épisode émouvant :

« C'était dans le profond ravin qui sépare la Mure de Corps. Après une halte, la colonne s'ébranle, et l'avant-garde se trouve devant ce défilé que la nature a tracé entre un haut rocher et le lac de Lafrey, sorte de Thermopyles où cinquante hommes, avec une pièce de canon, arrêteraient facilement une armée.

Six cents hommes gardaient ces Thermopyles. Le général Cambronne, trouvant de la résistance, reçoit l'ordre de ne pas recourir à la force. Le général Bertrand n'est pas plus heureux. Alors Napoléon descend de cheval, commande l'arme au bras à ses vieux grognards, et se présente tout seul vers le bataillon royal.

— Qui vive?

— Napoléon! dit-il.

— Le commandant rappelle aux troupes leur devoir :

— Soldats! s'écrie l'empereur en se découvrant la poitrine, ne reconnaissez-vous plus votre général qui vous a menés tant de fois à la victoire!

A ces mots, le bataillon se débande, pousse le cri de : « Vive l'empereur! » et se range sous l'étendard de son héros. Le commandant obtient de se replacer à la tête de son bataillon qui descend à Vizille, berceau de la révolution de 1789, et, dans sa marche triomphale, reçoit, dans la plaine des Bains, devant Grenoble, le régiment de Labédoyère, déjà paré de la cocarde tricolore au lieu de la cocarde blanche qui jonchait le chemin. Désormais, plus d'opposition; partout délire joyeux, entraînement électrique, ivresse universelle jusqu'à la capitale où Napoléon reparut le 20 mars 1815. »

Les Marseillais qui remontaient la vallée de la Durance n'avaient pas été plus heureux. Les troupes de ligne qui se trouvaient avec eux, s'étaient laissées entraîner. La cause de l'empire triomphait.

Rispaud, désolé de la tournure que prenaient



Soldats! ne reconnaissez-vous plus votre général qui vous a menés
tant de fois à la victoire!

les événements, voulut désormais ne plus songer qu'à son bonheur et se consacrer tout entier à sa chère fiancée. Il remonta le Drac jusqu'à ses sources, franchit le col de Freyssinières, descendit par Dormilhouze la vallée de la Biaissee, et revint à Sainte-Catherine.

V

Sa première visite, on le devine, fut pour sa fiancée. Mais, dès les premiers mots, il comprit que bien des choses avaient dû se passer depuis son départ.

Pietro avait vendu tout ce qu'il possédait à Briançon et s'apprêtait à retourner dans son pays. Il redoutait, disait-il, d'être pillé et brûlé par ses compatriotes qui se disposaient à passer la frontière. Des amis sûrs l'avaient averti et lui conseillaient de quitter la France.

Vainement Rispaud lui démontra qu'il ne courait aucun risque, que la Vallouise était un endroit tranquille où personne ne songerait à l'aller chercher, et que le plus pressé était de hâter le mariage. Pietro ne voulut rien entendre et resta inébranlable dans sa résolution.

Rafaële pleurait.

— Faites mieux, dit-elle enfin. Venez avec nous et nous nous marierons là-bas.

— Oubliez-vous, Mademoiselle, que je suis Français? Ce n'est pas quand la guerre menace mon pays que je dois songer à le quitter.

— Qu'importe, si vous m'aimez.

— Je serais lâche à mes propres yeux, aux vôtres aussi peut-être... Je dois rester.

— Ce n'est pas seulement la main de ma fille que vous perdez ainsi, reprit Pietro, c'est aussi sa fortune.

Et il étalait avec complaisance les sommes d'or et d'argent qu'il emportait avec lui.

— Je suis pauvre, ajouta le jeune homme. Gardez votre fortune; je garde mon honneur. Je veux rester Français.

— Et moi Italienne, interrompit Rafaële qui se leva brusquement.

Étienne Rispaud pâlit et porta la main à son cœur qui battait avec violence. Un moment il eut l'idée de courir après la jeune fille, de se jeter à ses pieds, de quitter la France avec elle; mais cette pensée ne dura qu'un moment. Il surmonta sa douleur, et, gardant toute sa dignité, il salua et sortit. Il faisait à son pays le sacrifice de son amour!...

La nouvelle du retour de l'île d'Elbe avait frappé l'Europe d'épouvante. Les succès de l'empereur, sa marche triomphale à travers la France, avaient consterné les rois qui sentaient leurs trônes menacés de nouveau. Vainement Napoléon parlait de paix, de repos. Aucun souverain ne voulait le croire. A la Restauration, les alliés n'avaient point désarmé. En quelques semaines, leurs troupes furent à la frontière.

Les Hautes-Alpes sont admirablement défendues par leur situation naturelle. La hauteur des cols, l'accès difficile des vallées, rendent les passages redoutables à l'envahisseur. Une seule grande route, ouverte en 1802 par les soins du préfet Ladoucette, conduit de France en Italie. C'est la route de Montgenèvre à Briançon, dont les hauteurs, fortifiées par Vauban, défendent la trouée. Cette ville inquiétait particulièrement les Italiens qui voulaient en démolir les murailles, comme les Français avaient fait pour les forteresses d'Exiles et de Fénestrelles.

Ajoutons que les arsenaux de Turin étaient alors complètement dégarnis et qu'ils espéraient trouver là des canons, des munitions, bref le matériel complet d'une place de guerre.

Mais, bien que la garnison eût été presque

toute appelée au Nord, les Italiens, sachant combien la ville était puissamment défendue par les hauteurs qui l'entourent, n'osèrent heurter l'obstacle de front et le tournèrent. L'armée piémontaise déborda par la Savoie. Le comte de Giffenga à la tête de 5 000 hommes fut chargé de marcher sur Gap. Gap se rendit. Embrun, malgré les efforts d'Isoard, colonel du génie, n'osa résister derrière ses murailles démantelées. La route de Briançon était ouverte.

Quelques hommes de cœur, Rispaud en tête, avaient bien essayé, en harcelant les troupes ennemies, d'arrêter leur marche. Ils leur firent éprouver des pertes sérieuses, mais trop peu nombreux pour continuer cette lutte de guérilla, ils se replièrent sur la ville. Le comte de Giffenga les somma d'ouvrir les portes. La population indignée refusa, et le général Eberlé, en qui tous avaient une confiance absolue, s'apprêta à résister jusqu'au bout.

Il n'avait malheureusement avec lui que deux compagnies du 4^e régiment d'artillerie, deux cents douaniers mobilisés auxquels s'étaient ajoutées deux compagnies de milice urbaine. L'héroïsme de la population fit le reste.

Le 15 août 1815, le major général piémontais bloqua la place. Le village de Saint-Chaffrey, les hameaux de Saint-Blaise et de Chamandrin furent livrés aux flammes. Le cercle de fer qui entourait Briançon se resserra davantage. Les vivres mêmes commencèrent à manquer. On doubla le nombre des sentinelles et les rations furent réduites de moitié.

Jamais, durant ces terribles journées, l'héroïsme de Rispaud ne se démentit. Deux fois le lieutenant colonel Delphin l'envoya porter des dépêches aux habitants des communes voisines, et deux fois, au prix de dangers inouïs, il put percer les lignes ennemies, et revenir prendre son poste sur les remparts. Il avait fait à son pays le sacrifice de son cœur et trouvait tout naturel de lui faire le sacrifice de sa vie.

L'ennemi, déconcerté par cette résistance opiniâtre, commençait à s'inquiéter. Le comte de Saint-Michel, qui avait remplacé Giffenga à la tête des troupes piémontaises, comprenait l'inutilité de ses efforts. De plus, la saison des neiges arrivait : les Italiens pouvaient à leur tour être bloqués dans leur camp. Retourner en arrière était dangereux. Il fallait en finir.

Après une dernière sommation qui n'amena

pas plus de résultats que les autres, Saint-Michel demanda au commandant Eberlé qu'il lui fût permis de rentrer en Italie par la route de Montgenèvre. Eberlé n'avait aucune raison de refuser cette autorisation. Le 13 novembre 1815, le blocus fut levé. Les soldats piémontais, la crosse en l'air, défilèrent, en silence, sous les murailles de Briançon, salués ironiquement par les habitants de la ville, libres enfin.

Le souvenir de cette défense héroïque est resté gravé dans tous les cœurs, et pour le fixer à jamais, les habitants ont fait graver, en 1858, sur des plaques de marbre blanc, au-dessus des portes de Pignerol et de Grenoble, la mâle inscription suivante : « En 1815, les Briançonnais, sans garnison, soutiennent un blocus de trois mois et conservent la place. Le passé répond de l'avenir! »

VI

J'avais écouté silencieusement ce patriotique récit que des amitiés particulières m'ont permis de compléter plus tard.

Une chose m'intriguait encore :

— Et Rafaële, qu'est-elle devenue? dis-je, à M. Lagier.

— Après la guerre, la famille voulut renouer des relations avec Rispaud. Ce fut lui cette fois qui refusa... Elle a, je crois, épousé depuis son cousin Tucci.

— Et Rispaud?

— Il oublia la belle Italienne. Les premiers temps, ce fut dur, mais on triomphe de tout. Il est resté pendant trente ans instituteur temporaire au Casset.

Il se maria, je ne sais à quelle époque, avec une Française, une fille du Queyras. Les enfants ont suivi la profession du père. Deux de ses petits-fils sont actuellement à l'Ecole normale de Gap.

En ce moment, le conducteur de la voiture nous appela et nous dit qu'il était temps de partir si je ne voulais pas manquer le train.

Il était deux heures de l'après-midi. Le soleil dardait avec une extrême violence ses rayons rouges sur la place de Vallouise. Au milieu des groupes endimanchés, avec sa haute taille et son vieil habit à la française, le vieil Etienne Rispaud regardait les jeunes gens jouer aux boules.

En passant près du vieillard, je le saluai pro-

fondément, et je poursuivis ma route, tout heureux.

J'avais manqué l'ascension du Pelvoux, mais j'avais découvert un grand cœur.



TABLE DES MATIÈRES

Le Drapeau du Canada	7
Jean Sennerède	49
Étienne Rispaud.	85